

L'AYAHUASCA

Le pouvoir de connaissance

L'Ayahuasca est un breuvage hallucinogène très puissant utilisé aussi bien par les shamans du bassin amazonien que par des thérapeutes nouvelle vague, des réalisateurs de cinéma comme Jan Koenen (auteur du film *Blueberry*) et des jeunes « intellectuels » de la bourgeoisie bohème. Au delà du phénomène de mode, nous sommes en présence d'un psychotrope extrêmement troublant et mystérieux qui a suscité autant de débats que le Peyolt façon Castaneda ou le LSD façon Leary. Des débats dans lesquels la science vient parfois au secours du « surnaturel ».

Quand on parle LSD, mescaline, Ayahuasca, psychédélisme, les gens frémissent de crainte ou de dégoût. Pour la plupart d'entre nous, les substances hallucinogènes naturelles ou synthétiques sont vaguement connotées négativement : un parfum d'illégalité, de débauche, de criminalité, de déchéance, de folie et de dérives psychiatriques émanent de ces univers narcotico-onirique. Ce n'est que récemment, avec une « nouvelle » anthropologie, avec le regard envieux des trusts pharmaceutiques sur la richesse des plantes magiques des forêts pluviales et certaines révélations sur le passé de certains services secrets que l'on s'est aperçu que les hallucinogènes étaient avant tout un instrument de pouvoir. Pouvoir de manipulation des esprits, pouvoir hypnotique, pouvoir financier, pouvoir curatif, pouvoir de divination, pouvoir religieux, pouvoir symbolique, que cela soit le LSD, l'Ayahuasca ou encore la Mescaline, toutes ces substances cachent dans les intimes replis de leur richesses en alcaloïdes de véritables puissances, des univers insoupçonnés, des dangers et des merveilles sans nom et sans nombre que cette série d'articles va tenté d'approcher. Nous pourrions vous dire qu'à Karmapolis, nous avons expérimenté il y a déjà un certain temps certains aspects de certaines de ces substances. Nous pourrions dire que nous en parlons en connaissance de cause. Mais cela pourrait nous desservir car il n'y aurait qu'un pas à franchir pour nous cataloguer comme des doux dingues, aventuriers à la petite semaine, drogués de pacotille aux mobiles peu clairs alors que nous voulions simplement comprendre de quoi il en retournait. C'est certes une « révélation », un « outing » anecdotique et par simple honnêteté, nous préférons ne pas « taire » nos incursions menés en territoires hallucinogènes, incursions motivées par une insatiable curiosité et qui se sont soldées par bien plus de questions à l'arrivée qu'au départ. C'est pourquoi, nous préférons céder la parole à d'autres, aux spécialistes, témoins, chimistes, anthropologues, toxicomanes qui ont flirté avec les paradis des plantes sacrées.

Ce premier volet est consacré à l'Ayahuasca ou encore Yage (et bien d'autres noms Jurema, Daimé etc... au gré des ethnies amazoniennes), une très étrange substance, sans doute un des hallucinogènes les plus puissants (avec l'Iboga d'Afrique de l'Ouest que nous évoquerons aussi dans ce premier volet mais très brièvement) tiré d'un mélange de feuilles et de lianes, un cocktail végétal différemment dosé selon les ethnies que l'on trouve depuis le bassin amazonien jusqu'en Amérique centrale. On peut même dire qu'il y a autant d'Ayahuasca qu'il y a de tribus, chaque clan ayant sa petite recette, son propre rituel. Certaines tribus prennent l'Ayahuasca seule ou combinée avec du tabac ou du cannabis (appelé Santa Maria) pour potentialiser les effets. Quant au tabac, il ne s'agit pas de la variété industrielle mais bien de feuilles de tabac sauvage que l'on trouve dans la jungle, possédant des concentrations massives en nicotine et autres alcaloïdes, un tabac qui aurait de véritables effets stimulants, psychoactifs voire légèrement hallucinogènes.

Pour parler en termes de nomenclatures chimiques, les principes actifs de l'Ayahuasca sont surtout le DMT ou N-diméthyltryptamine ainsi que l'harmaline. Le DMT, présent presque naturellement dans le cerveau en tant qu'hormone cérébrale a une structure chimique très proche de la sérotonine (« molécule » que l'on trouve dans le cerveau, responsable du « plaisir » avec d'autres hormones comme la dopamine ou l'endorphine) et de la psilocybine. D'ailleurs, les quelques rares travaux (hormis ceux opérés par les militaires) effectués sur la nature des hallucinogènes ont ainsi établi une classification entre hallucinogènes comme le sont le DMT ou la psilocybine et les pseudo-hallucinogènes comme le LSD et ses dérivés entièrement synthétiques. Cette classification est opérante tant parce que la structure « géométrique » de la molécule LSD est éloignée de la structure de la sérotonine et des hormones naturelles que l'on trouve dans le cerveau de l'homme tandis que la structure du DMT mime quasiment l'aspect de la sérotonine. D'autre part, « *les personnes sous influence du LSD savent presque invariablement que les distorsions visuelles et les cascades de points ou de couleurs qu'ils perçoivent ne sont pas réelles mais dues à un agent psychédélique . Dans ce sens, le LSD est un pseudo-hallucinogène* » nous précise dans son livre “le Serpent Cosmique” Jeremy **Narby** , anthropologue d'origine canadienne installé dans le Jura Suisse et dont nous parlerons abondamment. Tandis que la nature des hallucinations provoquées par des substances naturelles ou comparables aux hormones cérébrales sont toute autre, souligne encore le chercheur. On ne parle plus d'hallucinations mais de visions. Nous en reparlerons plus loin avec les témoignages de certains utilisateurs et shamans... Vous comprendrez alors la différence.



Jeremy Narby

La combinaison « magique »

C'est en fait la combinaison du DMT et de l'Harmaline, donc le mélange entre des extraits des lianes porteuses du DMT (Psychotria Viridis) et de feuilles d'un autre arbre (Banisteriopsis Caapi) porteuse de l'Harmaline qui provoque l'effet hallucinogène longue durée. Le DMT issu des lianes seules cause des hallucinations très brèves et très puissantes (bien souvent, on voit des serpents) que le métabolisme annihile après une dizaine de minutes en détruisant les molécules de DMT par des enzymes naturellement secrétés par l'estomac. L'Harmaline qui a un effet dopant a pour étrange propriété de faire cesser la production de ces enzymes “mangeurs” de DMT. Par conséquent, grâce aux feuilles de Banisteriopsis Caapi, le DMT contenu dans ces lianes peut jouer pleinement son effet au long cours (entre 3h et 8h selon la dose). Cette fameuse combinaison des deux plantes qui permet d'obtenir un des breuvages les plus riches et puissants de la planète en alcaloïdes divers, cette combinaison donc était-elle alors l'effet du hasard ou comme le soupçonnent certains anthropologues « nouvelle vague », le fruit d'un savoir et d'un pouvoir shamanique des indiens que les outils scientifiques traditionnels ont bien du mal à expliquer ? Les Indiens affirment que c'est l'Ayahuasca qui leur a appris comment doser et préparer au mieux la boisson sacrée ainsi que toutes les autres médecines. Il n'y aurait aucune place au hasard dans cette affaire ou à d'aléatoires

expérimentations. Les Indiens savent ce qu'ils font. On peut même aller plus loin en se disant que la plupart des populations indigènes à culture shamanique vivant en forêt pluviale sont capables grâce au Yage et au tabac de « lire » dans la forêt à livre ouvert, de comprendre les plantes et d'en tirer le maximum de leur potentiel curatif, nourricier, vestimentaire et architectural. Une thèse qui est devenue à ce point à la mode que de puissantes firmes pharmaceutiques ont envoyé des bataillons d'ethno-botanistes et ethno-pharmacologues (une discipline créée pour la circonstance) pour piller le savoir pharmacologique des indiens du bassin amazonien (ou de certaines tribus dans les jungles de Bornéo). Les trusts pharmaceutiques se fichaient comme d'une guigne de savoir comment les Indiens Ayahuasqueros connaissaient avec certitude les vertus de telle ou telle plante contre la migraine, le paludisme, comme agent antibactérien ou comme désinfectant. Ils se bornaient à constater que les Indiens ne se trompaient pas tout en ramenant en Suisse, aux Etats-Unis ou en Allemagne des échantillons des plantes qu'ils testaient aussitôt pour ensuite les breveter, pillant sans vergogne le patrimoine de ces tribus et allant jusqu'à imaginer qu'ils pourraient un jour contraindre les Indiens à leur verser des royalties à chaque fois que leur chaman utiliserait telle ou telle plante comme remède parce que cette dernière était brevetée. Ce n'est pas une farce, cela s'est passé avec la boisson Ayahuasca elle-même, une vraie histoire de rapacité dont nous vous parlerons plus loin. Mais pour en revenir à ce pouvoir des Indiens à lire à livre ouvert dans la forêt, Jeremy Narby a tenté de l'expliquer dans une incroyable thèse qui a constitué un véritable Best Seller, « Le Serpent Cosmique ». Dans cet ouvrage, Narby essaie de montrer d'où les Indiens et plus particulièrement, les shamans du bassin amazonien tiraient ce pouvoir de lecture de la nature. Tout simplement de l'ingestion de l'Ayahuasca. Il s'agit donc du premier pouvoir de la plante, le pouvoir de lecture et de diagnostic, bref un pouvoir de guérison, un pouvoir de connaissance ! Outre de nombreuses autres appellations (Yagé, Jurema, Daime, Vignes du diable etc...), les Indiens ont paraît-il donné un autre nom plus imagé et parlant à ce breuvage étrange : la télévision de la forêt. Télévision d'abord parce que la boisson donne des visions très colorées et très denses, beaucoup plus denses que bon nombre d'autres hallucinogènes et ensuite parce que l'on attribue à cette boisson un pouvoir de transporter des informations sur une longue distance, de rendre même télépathe. Mais jusque dans les années 60, les anthropologues et ethnologues ne portaient qu'une piètre estime à ces sorciers « primitifs » et à leur savoir ainsi qu'à ceux qui étudient ces hallucinogènes. Certains auteurs comme l'incontournable Georges **Devereux** (dans « Normal et Anormal ») ou encore **Kroeber** ou **La Barre** parmi les plus cotés de l'époque estimaient même que les shamans étaient tout simplement raides cinglés, bons à enfermer et qu'ils étaient donc atteints de profondes névroses pouvant aller jusqu'à des épisodes psychotiques et mythomanes : « *le Chaman est psychologiquement malade* » souligne Devereux avec la fierté du découvreur. La science occidentale portait un regard supérieur et totalement méprisant à l'égard des tribus à tendance shamanique que l'on trouve pourtant aux 4 coins de la planète et qui, sans se concerter, partagent bien souvent des constatations similaires sur le monde et son mode de fonctionnement. Il n'y aurait pas tant de différences que cela entre un shaman sibérien entrant en transe avec son tambour et des champignons et le curanderos de la tribu amazonienne des Ashanincas avec son chant d'invocation et la prise d'Ayahuasca. Il faudra attendre les travaux de Mircea **Eliade** et de Claude **Levi-Strauss** pour que les spécialistes de l'étude des peuples soit disant primitifs se départissent de leur orgueilleuse « objectivité » (qui ressemble plus à du dédain) pour en arriver à la conclusion que pour comprendre la raison d'être des us et coutumes de ces populations, il convenait de vivre avec elle, d'être intégré dans leur vie sociale et donc, de briser la sacro-sainte distance. Bien qu'au départ méprisée par l'académisme classique, cette nouvelle attitude des anthropologues a très rapidement permis de récolter des observations et des résultats étonnants : tout soudain, le monde de ces tribus dites primitives prenait sens. Et le savoir de ces ethnies était peut-être bien plus précieux

qu'on a pu se le figurer à cause de notre cartésianisme unidimensionnel. Nous passions peut-être à côté d'un premier pouvoir des plantes et rituels shamaniques, le pouvoir de comprendre la nature, de la lire à livre ouvert mais aussi le pouvoir d'appréhender l'origine du monde par exemple et de multiples autres choses. Bref, le pouvoir de connaissance !

Le pouvoir de connaissance

Dans une interview accordée à Réda **Benkirane** du site web @rchipress, Narby défendait en 1998 sa thèse en ces termes: “ *Ayant acquis de la "bouteille", et ayant vu que mes collègues académiques vivaient dans un monde à moitié divorcé de la réalité, je n'avais plus peur de considérer les données en elles-mêmes: les Indiens d'Amazonie occidentale, dont le savoir écologique est admiré par la communauté scientifique et pharmaceutique internationale, affirment qu'ils acquièrent une partie de leur savoir grâce aux hallucinations induites par une décoction végétale. Je ne pouvais plus simplement me dire qu'il s'agissait de métaphores, parce que mon travail pratique m'avait appris à ne pas me contenter de telles explications* ”. Restait pour lui le plus dur: étayer sa thèse du pouvoir de lecture de l'Ayahuasca avec une démarche la plus scientifique possible...

Ce pouvoir de lecture existe-t-il ? C'est la question fondamentale que s'est donc posé notre anthropologue helvético-canadien. Ou plutôt les questions suivantes : la nature et les plantes en général sont-elles capables d'émettre des « informations » que l'on peut lire grâce à l'Ayahuasca, comment et pourquoi ? Car il existe une constance parmi toutes les peuplades d'Amérique du Sud qui utilisent l'Ayahuasca, peuplades qui sont parfois très éloignées les unes des autres et donc, ne sont pas en contact les unes avec les autres. Toutes ces ethnies, chacune à leur manière, affirment que l'Ayahuasca leur sert à lire les informations « dégageées » par les plantes, la nature et les hommes . Mais il n'y a pas que ce point commun. Il y en a d'autres, très troublants que l'anthropologue Michael **Harner**, véritable visionnaire dans l'exploration des champs de la réalité “non ordinaire” au même titre que Carlos **Castaneda** a mis en évidence presque en passant sans que cela soit le but de sa thèse. L'intéressé a été vivement critiqué parce qu'il fut dans les années 60 l'un des premiers à avoir fait une étude participative, allant jusqu'à prendre de l'Ayahuasca comme le fit Castaneda avec le Peyolt de **Don Juan** pour comprendre son sujet, une attitude qui lui a été vivement reprochée parce que manquant d'objectivité, de rigueur froide et donc de distance par rapport à son sujet. De plus, l'étude d'un hallucinogène était également mal vue à cette époque. Le consensus social et le très net renforcement des lois répressives en matière de stupéfiants avaient achevé de mettre au banc toutes les tentatives d'études du domaine des drogues. La recherche étaient volontairement cadenassée, sans budgets sauf bien entendu pour les militaires et les services secrets (voir plus loin) qui en avaient fait leur chasse gardée. Pour en revenir à Harner, ce dernier retient surtout de ses visions la séquence suivante, visions dans lesquelles « on » lui explique la genèse de la terre et comment le vivant a émergé dans la soupe primordiale : « *Des grains noirs tombèrent du ciel par centaines et atterrirent en face de moi sur la terre aride. Je pouvais voir que les « grains » étaient en réalité de grande créatures noires et luisantes aux larges ailes de ptérodactyles et au corps de baleines... Elles m'expliquèrent dans une sorte de langage mental qu'elles fuyaient quelque chose dans le Cosmos. Elles étaient venues sur la planète terre pour échapper à leurs « ennemis ». Les créatures me montrèrent ensuite comment elles avaient créé la vie sur terre afin de se cacher au sein de la multitude de ses formes et de dissimuler ainsi leur présence. Devant moi, la magnificence de la création des plantes et des animaux et de la différenciations des espèces – des centaines de millions d'années d'activité- se déroula à une échelle et avec une vigueur impossible à décrire. J'appris que les créatures ressemblant à des dragons résidaient ainsi à*

l'intérieur de tous les êtres vivants, y compris l'homme ». Et dans une note en bas de page, Harner ajoute : « *Rétrospectivement, on pourrait dire qu'elles étaient presque comme de l'ADN, excepté qu'à l'époque, en 1961, je ne savais rien au sujet de l'ADN* ». En lisant ces lignes, Narby, obnubilé par ses recherches a une révélation totale et on le comprend. On le comprend à partir du moment où l'on part du postulat que les « visions » apportées aux Indiens par le Yage ne sont pas des distorsions aléatoires du réel, des signes de démence ou de psychose mais bien que ces images sont porteuses d'informations significatives, qu'elles veulent dire quelque chose dans un système qui nous échappe et qu'il faut apprendre à décoder.

Le pouvoir des Serpents ou le Reptile comme Père-Mère du Vivant

D'autre part, Narby se rend compte que le thème des reptiles, des serpents et des dragons sont non seulement récurrents dans le cadre des visions générées par le Yage mais aussi que l'on retrouve ces figures symboliques dans de nombreuses cultures et religions (déistes ou animistes), en fait pratiquement sur l'ensemble de la planète. Et dans la culture de très nombreuses ethnies du bassin amazonien reviennent presque toujours les images de deux serpents entrelacés, des images qui font furieusement penser, souligne Narby, à la double hélice de l'ADN à savoir la base, le langage de la vie que l'on retrouve aussi bien dans les plantes que dans les animaux. Narby va alors répertorié d'autres anthropologues qui ont eux aussi noté dans la culture des Indiens amazoniens la présence de ces serpents ; comme par exemple la représentation du cerveau humain enregistrée par **Reichel-Dolmatoff** qui a longuement étudié et séjourné auprès de l'ethnie Desana, consommatrice d'Ayahuasca, un groupe d'Indiens qui dessinent notre cerveau traversé par deux serpents, deux anacondas, l'un sombre représentant le principe féminin, aquatique et l'autre porteur de vives couleurs, façon arc-en-ciel, terrestre et masculin, l'équilibre de la conscience s'atteignant en dépassant et unissant les deux principes. Et face aux deux serpents, un étrange cristal qui a son importance, nous le verrons. Et ici aussi, la genèse du monde est totalement tributaire de ces deux serpents, « *leurs ancêtres étaient arrivés dans des canoës en forme d'énormes serpents* ». Mais la ressemblance entre la structure de l'ADN et les visions des shamans ne s'arrête pas là puisque l'on compare fréquemment l'ADN à une double hélice, une échelle de corde torsadée, un escalier en colimaçon. Et dans le chamanisme, on parle également d'échelles : « *les échelles des shamans, symboles de la profession, présentes dans les thèmes shamaniques du monde entier* » selon Mircea **Eliade**, que cela soit en Sibérie, au Tibet, en Australie, en Afrique, en Amérique du Nord ou du Sud ou même dans la tradition biblique (l'échelle de Jacob), le lien entre le ciel et la terre, entre le créateur et le créé, entre Dieu et les hommes. Selon Eliade, l'échelle shamanique est la forme première de l'axe du monde qui connecte les différents niveaux du cosmos. D'où le titre de « serpent cosmique » que Narby donna à son ouvrage. Narby révèle alors avec une quasi exaltation le fait que les aborigènes d'Australie considéraient que la création de la vie était l'œuvre d'un personnage en rapport avec la fécondité universelle, le « serpent Arc-en-Ciel » dont les pouvoirs étaient symbolisés par des cristaux à quartz. Tout comme les Indiens Desana d'Amazonie avec les deux anacondas traversant le cerveau humain et faisant face à un cristal. Et Narby de s'exclamer : « *des aborigènes séparés du reste de l'humanité depuis 40.000 ans et des buveurs d'Ayahuasca amazoniens qui racontent la même histoire ? !* » Il n'en fallait pas plus à notre chevaucheur de serpents cosmiques pour répertorier tous les cultes religieux et mythologies faisant appel à cette histoire de serpents créateurs : mythologie mésopotamienne, égyptienne, Grecque (Zeus contre Typhon), Genèse (serpent du Jardin d'Eden), Hindoue. Le serpent comme être primordial, ni masculin, ni féminin ou parfois les deux à la fois toujours plus complet que les Dieux primitifs qui sont soit masculins, soit féminins et donc, « *incapables de saisir la nature androgyne et double du principe vital* ». Poursuivant sa réflexion, Narby détaille ensuite les

peintures, desseins et autres représentations iconographiques peints par des shamans et des buveurs d'Ayahuasca qui ont tenté de saisir sous forme d'instantanés la nature de leur vision. Et là encore, on est surpris d'y voir comme des vues au microscope électronique de chromosomes à des stades spécifiques de divisions, de l'ADN enroulé dans le noyau d'une cellule, des "triples hélices de collagènes". Bien entendu, si l'on regarde ces représentations, on y voit de la peinture psychédélique et abstraite mais à partir du moment où l'on sait quoi et comment regarder, il faut concéder à Narby que sa "vision" colle particulièrement au sujet et que les coïncidences sont troublantes. Il faudrait alors admettre que les shamans savent représenter graphiquement de l'ADN sans bien sûr en être conscient scientifiquement et culturellement.

Pour Narby, ces connections entre ADN et shamanisme si elles sont séduisantes ne sont pas scientifiquement recevables, il le sait. Il va falloir creuser plus loin, plus profondément dans l'ADN.

L'origine extraterrestre du vivant?

Narby va alors se plonger dans les recherches de l'école de la panspermie, de l'origine extraterrestre du vivant dont le prix Nobel Francis **Crick**, un des co-découvreurs (et peut être légèrement voleur mais c'est une autre histoire) de la structure de l'ADN s'est fait le chantre. Pour lui, la vie se base sur deux éléments fondamentaux, l'ADN (qui sert à « coder » les protéines, à « reproduire » la vie en se dupliquant) et les protéines. Elle n'a pas pu émerger du hasard mais est arrivée de l'extérieur, de l'espace intersidéral.

Pour comprendre le pourquoi de l'intérêt d'une telle théorie, focalisons-nous donc sur l'origine du vivant, à savoir les acides aminés. Ces acides aminés pourraient être comparés à des briques ou des wagons qui mis bout à bout formeront des protéines qui sont les véritables constituants de la vie. Le problème est que pour obtenir une protéine, il faut que ces quelques 20 sortes d'acides aminés différents se combinent de façon très précise, de manière si précise (la bonne suite d'acides aminés) que le hasard d'obtenir cette longue chaîne, ce « train » composé de wagons d'acides aminés est quasi infime, à savoir une chance sur 20 exposant 200 (20 multiplié par 200 fois lui-même). Pour vous donner une idée de l'énormité de ce chiffre, sachez qu'il y a en fait moins d'atomes dans l'univers observable que ce chiffre. Bref, la chance d'obtenir la correcte combinaison d'acides aminés qui formeront une protéine est quasi inexistante. Pour obtenir une cellule, il faut non seulement des protéines composées de la bonne combinaison d'acides aminés (20 sortes) mais aussi de l'ADN, une superbe structure hélicoïdale composé de 4 sortes d'acides aminés symbolisés par les lettres G (Guanine), A (Adénosine), C (Cytosine) et T (Thymine), toujours les mêmes ainsi qu'un langage de traduction entre protéines et ADN puisque les protéines sont codées et construites grâce à l'ADN. Ce même ADN a donc une structure double (une double hélice) de façon à ce qu'il puisse se diviser en deux brins qui iront chacun garnir le noyau d'une nouvelle cellule en se reformant. Tentez d'imaginer la complexité de ce système et en même temps son intelligente simplicité et l'infime chance donc que ce mécanisme surgisse du néant, de la simple probabilité en 4,5 milliards d'années. Animal, humain, végétal, nous sommes tous faits de cette même étoffe, de ce même « tissu », la même « matière » que sont les acides aminés, les protéines et l'ADN. La vie n'a pu arriver sur terre que de l'extérieur, elle a du être « ingénierée » « ailleurs », dans l'outre espace plutôt que de surgir de la mythique soupe primaire. Crick et les tenants de la panspermie ont bien tenté d'imaginer des vaisseaux spatiaux, des fusées chargées de containers d'ADN et de protéines ou encore des météorites chargées de ces éléments fondamentaux de la vie et s'écrasant sur terre, une représentation

peut-être un peu trop « simpliste » et ressemblant à la science fiction des années 50. Narby s'est focalisé sur un autre système qui est beaucoup plus conforme à nos mythes et légendes, celui du serpent cosmique. En effet, lorsque l'on regarde au microscope électronique de l'ADN et des chromosomes (ndr : notre patrimoine génétique se compose d'ADN) à certains stades de sa division et on a l'impression de se retrouver face à des serpents. Narby va alors relever dans de très nombreuses mythologies et histoires de la genèse de nombreuses peuplades l'omniprésence de cette figure du serpent, une omniprésence qui ne peut être l'effet du hasard selon Narby. Les aborigènes australiens représentent ainsi sur les parois murales des peintures sur l'origine de la vie qu'ils appellent le « serpent arc en ciel » et qui ressemblent à s'y méprendre aux chromosomes aux stades de prophase et d'anaphase. En Egypte, ce même serpent, à l'instar de l'Australie est de nature double, à deux têtes, mâles et femelles tout comme l'ADN. La mythologie hindoue fait également référence à un serpent infini à 1000 têtes qui est la figure majeure des cycles de la création. Sachez que si l'on déroule ce microscopique brin d'ADN, on obtient un fil de 2 mètres de long qui est 1 milliard de fois plus long que son propre diamètre qui n'est que de quelques microns. Narby va ainsi relever quantités de similitudes entre les figures serpentines des mythes et la réalité de l'ADN, un si grand nombre de similitudes que cela en est plus que troublant. Encore une : lorsque l'on évoque la stabilité de l'ADN, on se rend compte qu'il s'agit d'un phénomène remarquablement stable qui n'a pas bougé depuis des milliards d'années, plus stable même que certains minéraux ou même que la surface de notre planète. La vie peut et doit donc compter sur la nature stable de l'ADN pour durer et se perpétuer à tel point que l'on parle de la nature cristalline de l'ADN, l'ADN étant considéré comme un « cristal apériodique ». Souvenez-vous alors de la représentation de cristaux à côté de deux anacondas dans la légende des Indiens Desanas d'Amazonie et le serpents arc-en ciel et les cristaux à quartz des Aborigènes. Et d'où viendrait finalement le caducé, ce double serpent que l'on a stylisé et qui sert aujourd'hui à symboliser les métiers relatifs à l'art de soigner (médecins et pharmaciens). Pour Narby, ces peuplades primitives ont forcément réussi à capter quelque chose de signifiant à propos de l'ADN, de sa nature et de sa fonction et son arrivée sur terre et ont voulu les évoquer sous formes de symboles dans leurs récits sur la genèse de la vie sur notre planète. Narby insiste alors sur le fait que les Indiens affirment à propos de cette relation : « *la nature en donnait des signes et, pour la comprendre, il fallait être attentif à des similarités formelles* ». Il faut donc croire que « *les esprits de la nature communiquaient avec les humains dans les hallucinations et les rêves* ». Comment ? Nous allons le voir. Cela paraît invraisemblable ? Pourtant, il y a moyen de trouver une relation quasi scientifique, une explication à ce phénomène de l'ADN comme serpent « père mère » de la vie sur terre.

Tout s'explique ?

« *A quoi riment toutes ces connexions entre l'ADN et les serpents cosmiques, l'axe du monde et le langage des esprits ? A mon avis, les recoupements sont trop nombreux pour être l'effet du hasard. Si j'étais membre d'un jury, ...j'aurais l'intime conviction qu'il s'agit de la même réalité décrite à partir de perspectives différentes* » en conclut Jeremy Narby. Quant aux shamans ; ils estiment que « *le principe vitale qui anime l'ensemble des espèces a une conscience et provient du Cosmos* ». Ce serait donc une sorte d'entité intelligente et qui par conséquent s'exprime pour peu que l'on sache comment et ce qu'il fait entendre. Une plante par exemple contient un esprit, un esprit conscient qui possède une âme. On rejoint ici des concepts proches de la vision qu'à Karl Gustav Jung du monde. Un shaman Ayahuasqueros va jusqu'à dire : « *Même les cheveux, les yeux et les oreilles sont pleins d'êtres. On voit tout ceci lorsque l'Ayahuasca est fort* ».

La première constatation qui va littéralement ébahir Narby, c'est que la vie prend un malin plaisir à cacher les choses, à les rendre mystérieuses. Ainsi par exemple, notre système visuel, nos yeux ont été fabriqués avec des cellules qui se sont « différenciés » grâce au code génétique, grâce à des informations qui vont somme toute construire un système de vision complexe et sophistiqué, bien plus sophistiqué qu'une caméra digitale puisque nous percevons en 3D avec une définition d'image hors pairs. Nous sommes par contre incapable de « voir », de lire et donc de « comprendre » les lignes de code de l'ADN qui fabriquent nos yeux ou bien qui fabriquent des plantes, des animaux, des cheveux, des souris, des pieds, des cafards. On ne perçoit que le résultat final, le reste nous est caché. Ce qui constitue par ailleurs l'une des croyances des Indiens Ashanincas : tous les êtres vivants, plantes, hommes, animaux mais aussi pierres sont composés « d'êtres invisibles » qu'ils nomment les maninkaris et qui ont créé la vie, des maninkaris qui dans la légende de la genèse utiliseront des ficelles et des cordes dans le processus de création. Les Indiens mais aussi les Aborigènes et bon nombres de peuplades « anciennes » à tendance shamaniques sont donc capables d'interpréter la nature, de la décoder, de percevoir d'une certaine façon ces lignes de code, cette informations cachés dans l'ADN ? : « *les shamans accèdent par différentes techniques à de l'information en provenance de l'ADN qu'ils appellent esprits ou essences animées... l'ADN constitue alors la source de leur étonnant savoir botanique et médical.... Je savais que cette hypothèse serait solide si elle reposait sur des bases neurologiques, ce qui n'était pas encore le cas* » en conclut Narby qui souligne avec insistance que la majorité des légendes et croyances de ces peuplades laissent sous entendre une telle hypothèse... Et ce, soit grâce à l'ingestion d'hallucinogènes dans le cadre de rituels très codifiés, soit par le biais de séances de transes, de danses sans ingestion de drogues. Selon la tradition indienne, ce sont en fait ces maninkari, ces esprits invisibles qui sont friands de tabac et d'Ayahuasca, « *les esprits ayant un appétit quasi insatiable de tabacs* ». Mais il fallait trouver le lien entre l'ADN et l'Ayahuasca, entre les neurones du cerveau et les hallucinogènes. Que se passe-t-il au juste ? Il se passe quelque chose mais on ne sait pas comment cela marche, peut-on dire prosaïquement tant les recherches en la matière furent quasi inexistantes voire freinées par les à priori culturels de nos sociétés vis à vis des drogues.

Une tentative d'explication scientifique : l'émission photonique

Tout d'abord, Narby s'intéressa aux recherches menées au cours des années 60 et 70 sur le LSD, certains scientifiques s'étant posé la question de savoir quel lien pouvait-il y avoir entre l'ADN et le LSD, l'ADN et les hallucinogènes. En effet, une rumeur qui tenait plus de la légende urbaine et imbécile colportait l'histoire selon laquelle l'abus de LSD pouvait provoquer des mutations et des anomalies génétiques. Des expériences effectués sur de l'ADN extirpé du noyau de la cellule, de l'ADN « nu » donc montraient que l'ADN attirait le LSD ainsi que de nombreux autres alcaloïdes et substances diverses. On se demanda même si l'ADN ne jouait pas un rôle dans les mécanismes hallucinatoires. Ce n'est que dans les années 80 que l'on comprit que l'ADN « nu » n'existait de toute façon pas à l'état naturel et qu'en fait, les mécanismes hallucinatoires étaient générés non par une réaction au sein des cellules, des neurones, sur l'ADN mais par une mécanique extra-cellulaire faisant appel à des récepteurs.

Narby poursuit son examen logique et récapitule : selon son hypothèse donc, ces morceaux d'ADN, ces serpents « cosmiques » que sont les chromosomes bref ces éléments qui sont la base du vivant parlent, s'expriment, émettent quelque chose que l'homme est en mesure de capter et d'interpréter grâce à l'Ayahuasca, et le tabac sauvage entre autre. Ce que l'on sait par exemple, c'est que l'ADN est un « *cristal aperiodique* » qui capte et transporte des électrons et qui émet à des fréquences ultra faible et à la limite du mesurable des photons, c'est à dire

des ondes électromagnétiques- et ceci plus que toute autre matière vivante ». L'ADN est aussi un langage universel compris par l'ensemble du vivant, c'est la raison pour laquelle on peut par exemple utiliser une séquence d'ADN d'une plante qui a une propriété particulière (être résistant à une maladie par exemple) et l'injecter dans le matériel génétique d'une autre plante d'une autre famille, c'est à dire créer des organismes génétiquement modifiés. Au niveau de l'ADN, tous les êtres vivants peuvent communiquer, se « comprendre » via l'ADN, fait remarquer Narby.

Narby se focalisa alors sur un autre angle d'approche, se demandant ce que l'ADN émettait vraiment comme information visuelle. Il tomba alors sur l'explication de l'émission photonique. En effet, comme nous venons de l'évoquer, l'ADN émet des photons, des particules infimes spécifiques à la lumière et donc, des ondes électromagnétiques. Des expériences démontrèrent ainsi que tous les êtres vivants émettaient des photons à des taux spécifiques et que l'ADN en était la source. Narby se demande alors si cette « lumière », ces photons émis par les cellules des êtres vivants est bien l'information captée et interprétée de façon signifiante par les shamans ? Car cette émission de photons est évidemment non décelable à l'œil nu, il s'agit de taux extrêmement faibles mais « extrêmement cohérent, aussi cohérent qu'un laser » (Fritz Popp, Biophoton Emission... in *Modern Physics Letters*), c'est à dire aussi régulier et précis dans le débit d'émission. Comme le spécifie Narby et les autres chercheurs, l'ADN émettait « *un laser ultra-faible* ». Et un laser donne une impression de couleur vive « *et un sentiment de profondeur holographique* ». Ce qui est extrêmement cohérent avec la nature même des visions sous Ayahuasca, des visions de « *formes abstraites, tridimensionnelles, extrêmement colorées, saturées et vives* ». Voilà ce qu'en conclut Narby : « *les molécules de nicotine ou de DMT contenues dans le tabac ou l'Ayahuasca activent leurs récepteurs respectifs (dans le cerveau) qui déclenchent une cascade de réactions électrochimiques à l'intérieur des neurones, aboutissant à l'excitation de l'ADN et stimulant entre autres, son émission d'ondes visibles que les shamans perçoivent sous forme d'hallucinations* » Mais cette explication n'est pas encore suffisante dans la mesure où elle ne nous montre pas le lien entre la conscience de l'humain et ces réactions photoniques de l'ADN.

Pour cela, Narby va se servir des dernières recherches et hypothèses en matière de communication cellulaire, à savoir quel type de langage les cellules utilisent pour communiquer entre elles, pour s'agencer, s'ordonner, réagir les unes par rapport aux autres. Des chercheurs au cours de ces 20 dernières années ont réalisé quantité d'expériences visant à montrer, plutôt à démontrer que les cellules utilisent ces ondes électromagnétiques pour communiquer entre elles, mieux encore pour communiquer d'un organisme à un autre. C'est ainsi que l'on arrive à comprendre, explique Narby, comment le plancton composé de milliards de minuscules organismes arrive à se comporter en une colonie organisée, une sorte de super-organisme. Ici, pas question d'expliquer tout par des interactions biochimiques comme s'échine à le prouver sans succès la biologie classique et orthodoxe. Grâce à ce niveau électromagnétique, photonique de communication, on peut expliquer des tas de phénomènes que la biologie classique, axée sur les strictes réactions biochimiques était incapable d'expliquer.

Quant à la conscience, le biologiste allemand Fritz Albert **Popp**, pionnier dans ce modèle d'explication biophotonique, admet qu'elle aussi est constituée sans doute par le champ électromagnétique formé par l'ensemble de ces réactions photoniques (qui proviendrait de l'ADN contenu dans nos neurones entre autre). On peut ainsi dire que l'entière des réactions photoniques de toutes les cellules de plancton communiquant entre elles forme une sorte de

méta conscience, la conscience d'une colonie de plancton. Notre propre conscience devrait également résider dans les champs électromagnétiques émis par l'ensemble de nos neurones. Vous voyez où Narby veut en venir ? Avec l'Ayahuasca agissant comme une sorte d'excitateur de photons, ce qui permettraient aux champs électromagnétiques de différentes consciences, végétales, animales, humaines de communiquer entre eux. L'Ayahuasca comme une sorte de révélateur photographique permettant à la réaction chimique de se catalyser puis de se fixer sur le papier photo de la conscience.

Une explication complémentaire : les champs morphogénétiques

Ces champs électromagnétiques émis par l'ADN et qui s'apparente à une conscience font étrangement penser à un modèle d'explication de la vie assez neuf mais très contesté, les champs morphogénétiques avec lesquels certains physiciens comme David **Peat** (lire absolument « *Synchronicité, le pont entre l'esprit et la matière* » aux éditions Le Mail), David **Bohm** mais aussi certains biologistes comme Ruppert **Sheldrake** ont tenté d'expliquer des systèmes physiques et biologiques ou encore le mécanisme d'évolution des espèces ; jetant en partie aux orties la théorie de l'évolution des espèces selon Darwin mais aussi le monde trop « causaliste » et « déterministe » de Newton. Dans ces nouvelles conceptions de la physique que sont les concepts de mécanique quantique et de synchronicité, toutes les choses sont reliées entre elles, entrent dans des interactions complexes et subtiles, sont interdépendantes. On est loin d'une conception purement mécaniste où un événement physique ou biologique survient à cause d'un autre événement déterminé en une suite linéaire agencée toujours de la même manière, prédictive. En physique quantique, par exemple, l'observateur qui regarde une expérience physique se dérouler sous ses yeux n'est pas extérieur à l'expérience. On considère qu'il l'influence, même de façon infime. Aucun événement n'est donc isolé et isolable (ce qui met à mal la sacro-sainte conception de l'objectivité rigoureuse du scientifique détaché des choses qu'il observe !). Dans de telles perspectives, la science s'est alors consacrée à tenter d'expliquer des choses comme la croissance d'un organisme vivant ou encore l'évolution des espèces. Bref, comment la nature prend-elle forme, comment évolue-t-elle, quel modèle d'explication colle-t-il le mieux avec ce que l'on constate sur le terrain à savoir que la nature fait preuve d'une formidable stratégie de création, d'adaptation et de diversification.

Peut-on alors concevoir par exemple que les formes que la nature prend ne proviennent pas du mélange entre hasard et sélection naturelle (l'évolutionnisme darwinien) mais bien d'événements plus subtils, de structures, de moules en constante évolution, adaptation et qui ont été intelligemment « pensés » ou plutôt qui « se » sont intelligemment pensés ? Si l'on répond par l'affirmative, il faut alors par exemple se dire que le dessin et la structure des feuilles d'un arbre ne sont pas surgies du néant et du hasard mais ont été « pensées », « conçues » par ce que l'on pourrait nommer ; certes de façon un peu naïve, la famille des esprit des arbres. Et donc, que les feuilles, lorsqu'elles se développent obéissent à modèle général préexistant, quelque part dans une dimension parallèle. Une dimension que certains physiciens et biologistes encore très marginaux désignent sous l'appellation de champs morphogénétiques. Bien entendu, je caricature à dessein ces exemples afin de mieux illustrer notre propos. Et puis, il ne s'agit que de modèles théoriques pour expliquer comment la nature fonctionne. Personne n'est encore parvenu à « voir » et à démontrer avec des appareils de mesure l'existence de ces champs morphogénétiques. C'est un peu comme si la famille « plante » et la sous-famille « feuille » possédait son « double » conscient et intelligent dans une dimension autre, un double totalement invisible. Et que l'évolution se passerait grâce à un échange d'informations constant entre ces deux dimensions, la nôtre matérielle et cette autre,



Terence McKenna

cet « ailleurs » impalpable, les champs morphogénétiques. C'est grâce à ces champs morphogénétiques que l'on peut alors expliquer les mécanismes de synchronicité, ce que l'on prend pour une marque du destin ou de terribles coïncidences. Peat déclare à ce sujet : « *La synchronicité surgit des systèmes de structures sous-jacents de l'univers plutôt qu'à travers des phénomènes de cause à effet que nous associons habituellement aux événements ayant lieu dans la nature... il s'agit d'un principe de connexion acausale...* » Il existerait selon Peat et Pauli, un autre physicien de génie « *un modèle abstrait qui se trouve caché sous la surface de l'atome et qui détermine son comportement d'une manière non-causale. C'est dans ce sens que le principe de Pauli forme un parallèle avec le principe de synchronicité* ».

Ici, la physique (qui se base elle-même sur les découvertes plus intuitives du psychiatre et thérapeute C.G Jung) tentent de défricher des terrains neufs et semble valider ce que certains philosophes, psychologues et même des parapsychologues appellent l'inconscient collectif, l'éther, l'égrégoire. Bref, cette autre dimension, parallèle à la nôtre et sur laquelle l'Ayahuasca mais sans doute d'autres substances hallucinogènes agissent à la fois comme révélateur, comme catalyseur mais aussi comme clés.

De telles conceptions sont évidemment vouées aux critiques les plus vives émanant des représentants d'une science orthodoxe objective comme celle prônée par Jacques **Monod**, prix Nobel, dans laquelle les défenseurs de ces théories dominantes refusent de voir dans la nature des quelconques projets, des buts poursuivis mais bien que « *les événements sont guidés uniquement par le hasard et la nécessité* ». Ils refusent à fortiori l'existence d'une sorte d'ordre parallèle, subtil et capable de s'agencer et de communiquer.

Le pouvoir sur les esprits, le lien avec les extraterrestres ?

Très sérieusement, certains chercheurs ont émis l'hypothèse que l'un des composants de l'Ayahuasca – le fameux DMT ou N-diméthyltryptamine permet d'entrer en contact avec un univers invisible, parallèle, avec des instances extraterrestres ou ne se trouvant pas dans notre dimension. Je cite ici le plus grand défenseur de cette hypothèse, Terence **Mc Kenna**, récemment décédé en avril 2000, qui a consacré sa vie à l'étude des hallucinogènes: le DMT aurait donc « *le pouvoir de placer le consommateur en relation avec un royaume qui est habité par des entités désincarnées ou extraterrestres. La recherche de telles possibilités nous mènent clairement aux frontières et au delà de ce qui est considéré comme scientifiquement acceptable. Néanmoins, le phénomène de contacts, d'apparitions extraterrestres est si impressionnant pour ceux qui en ont fait l'expérience et les implications d'un tel contact sont si radicales que les preuves et indices (de cette réalité) méritent d'être sérieusement examinées...* » (voir le [site de Terence Mc Kenna](#), le site [deoxy.org](#) ainsi que le site sur les psychédéliques [Erowid](#)). Mc Kenna et ses semblables insistent d'abord sur le fait que l'Ayahuasca et le DMT ainsi que les psychédéliques en général n'ont pas grand rapport avec les drogues dites stimulantes et « ludiques » comme les amphétamines, la cocaïne ou le cannabis. Il ne s'agit pas de drogues « récréatives », « amusantes » (triste euphémisme), surtout en ce qui concerne l'Ayahuasca, il est même rare que l'utilisateur prenne un quelconque plaisir à sa consommation car les effets ne sont pas prédictifs : un jour, on pourra vivre un moment d'extase, un autre jour, un enfer comme l'on en a jamais vécu et un troisième, un long ennui suivi d'un profond sommeil. Mais nous parlerons de cet aspect du problème dans le détail plus loin dans cet article. L'Ayahuasca n'est pas à proprement parlé une drogue qui satisfait l'ego mais plutôt « *un transcendant de l'ego* » et l'on a raison

d'aborder une session sous Ayahuasca « *avec respect et crainte* ». Mc Kenna et consort déplorent en fait le manque de recherches sérieuses entreprises aux USA ou en Europe sur le DMT ou la psilocybine à cause justement de la piètre et injustifiée réputation de ces drogues psycho-actives engendrée par la mode psychédélique. Pourtant, le DMT est dès plus intéressant, surtout lorsque l'on sait qu'il est présent naturellement dans chaque cerveau humain (via la production de tryptamines et de mélatonine via la glande pinéale). « *Et lorsqu'on sait également que la possession de DMT est passible de peines de prison*, fait ironiquement remarquer Mc Kenna, *chaque être humain à la naissance est susceptible de se retrouver derrière les barreaux* ». Dans les années 50 et 60, de multiples chercheurs (Peter **Stafford**, Timothy **Leary**, Jonhattan **Ott**, Richard **Alpert**, Ralph **Metzner** etc...) soit indépendants, soit travaillant pour des riches universités et laboratoires pharmaceutiques ont entamé des recherches sur le DMT, le plus souvent en s'auto-administrant (par ingestion, injection ou en le fumant) des doses variables pour en quantifier et déterminer les effets. Des effets dans lesquels on trouve bien souvent des points communs, des leit motifs et ce, quelle que soit l'origine sociale, culturelle, nationale de l'usager comme nous l'avons déjà mentionné. Les visions démarrent très souvent avec des formes géométriques complexes et très colorées puis, sans que l'on sache très bien pourquoi, la plupart expérimentent des visions de serpents ,de boas, de reptiles divers ou de dragons mais aussi d'entités divines dont la plus récurrente est la vierge Marie. Et le plus étrange et improbable est l'apparition d'entités extraterrestres et de vaisseaux de type soucoupes volantes chez des personnes qui ne baignent absolument pas dans un univers occidentalisé où l'on peut voir des films de science-fiction.

Le plus étonnant est qu'on a répertorié ce que l'on pourrait nommer des hallucinations collectives, à savoir des groupes d'utilisateurs d'Ayahuasca ou de DMT qui apercevaient en même temps des entités extraterrestres, parfois en grand nombre, ce qui a fait dire à ces personnes qu'elles étaient réellement rentrées en contact avec ces entités et qu'elles les auraient vues avec ou sans DMT. A cet égard, le biologiste J. B. S. **Haldane** affirma : « *que la vérité n'est pas seulement plus étrange que nous le supposons mais en fait plus étrange que nous sommes capables de le supposer* ». En d'autres termes, pour pouvoir approcher la vérité, il faut être capable de dépasser ses limites de perception et de connaissance.

Terence Mc Kenna a ainsi répertorié au moins 4 types de visions (en fait, bien plus mais voici les 4 principales) ou d'hallucinations, 4 niveaux qui se superposent comme une sorte de mille feuilles : une première couche qui se compose « *des hallucinations subjectives, des formes géométriques par exemple où il n'y a pas d'entités extraterrestres existants indépendamment de la conscience* » de l'usager. Un second niveau qui « *ouvre un accès à des dimensions parallèles et supérieures, une véritable réalité alternative* » qui est habité par des entités intelligentes existant indépendamment du champ de la conscience et formant ce que Mc Kenna appelle « *une écologie d'esprits* ». Une troisième « couche » autorise l'accès du consommateur à un niveau cellulaire qui ouvre « *la conscience aux processus des mécanismes quantiques des niveaux atomiques ou sub atomiques* ». Avec ce niveau, on retrouve la théorie de Jeremy Narby selon laquelle les shamans sont capables de lire et d'interpréter les images et symboles que les plantes dégagent ou plutôt les niveaux de photons que les plantes dégagent. Nous en reparlerons. Un peu comme on arrive à tirer une information de la composition d'une étoile en analysant le spectre de lumière, de « particules » lumineuses que cette étoile dégage. Le quatrième « niveau » est sans doute le plus bizarre puisque selon cette thèse des niveaux, au 4 ième plan, le DMT qui est un neurotransmetteur dans notre cerveau reptilien permettrait justement à la partie « reptilienne » de notre cerveau de prendre le pouvoir, de dominer la conscience, ce qui aurait pour résultat des états modifiés de conscience dans lesquels les extraterrestres apparaîtraient dans leur totalité. De ces



William Burroughs

hypothèses, certains chercheurs comme William **James** estiment que notre perception habituelle du réel n'est que partielle et que l'augmentation significative des taux d'hormones naturelles présentes dans notre cerveau comme la dopamine ou la tryptamine qui provoqueraient des soit disant hallucinations ne feraient en fait qu'élargir le champ de notre conscience et donc le champ de la réalité que nous percevons. En d'autres termes, le réel ne se limite pas à nos 5 sens mais va bien au delà. Les psychédéliques auraient la propriété de nous faire voir des parties de ce réel que nous ne percevons pas en temps normal mais qui existe objectivement dans d'autres dimensions. L'Ayahuasca comme pouvoir d'accès à d'autres dimensions, à des entités spirituelles ou extraterrestres ? Pourquoi pas. Il faut en avoir fait l'expérience pour en être convaincu. Le DMT nous catapulterait alors dans un monde en 4 dimensions, les 3 dimensions habituelles alliée avec la 4

ième dimension « einsteinienne », celle du temps ou plutôt de l'espace-temps, un vrai voyage en hyper-espace comme le théorisent Terence McKenna et Ralph **Abraham**. Dans l'univers de ces chercheurs, expérimentateurs et pharmacologues en matière de plantes hallucinogènes, les personnes qui tentent de comprendre ce qui leur arrive au cours de ces voyages « psychédéliques » ont même un nom : on les appelle les « psychonautes », signe évident que l'on prend leur trip au sérieux. William **Burroughs**, grand psychonaute devant l'éternel, écrivain américain, inspiré surtout par les opiacés et les stimulants décrivait dans son petit livre « lettre du Yagé » la sensation de voyage longue distance lorsqu'il a pris de l'Ayahuasca : « *Le Yagé est un voyage dans l'espace et dans le temps* » affirme-t-il dans une lettre adressée Allen Ginsberg. En fait, l'Ayahuasca, à l'instar du Peyotl livre à ses utilisateurs des expériences et des visions qui bien souvent se répètent dans leur thématique qu'on a l'impression d'avoir affaire à un monde cohérent, non dans le sens rationnel du terme mais dans le sens que l'on peut en venir à croire que les psychonautes explorent un même monde. Dans cette optique, les « visions » sous Ayahuasca ne seraient pas uniquement propre à chaque individus et au contenu de son inconscient et de ses expériences personnelles mais nous livreraient des informations apparemment folles dans le cadre de notre monde rationaliste mais très significatives à un niveau plus étrange, plus transcendant. En d'autres termes, ce ne serait pas un hasard que la plupart des consommateurs de Yagé perçoivent des serpents géants, des échelles torsadées menant au ciel, des doubles hélices façon ADN, des soucoupes volantes, des entités extraterrestres indéchiffrables ou des représentations de la divinité (Vierge Marie, Jésus, Bouddha et autres avatars religieux). Quatre spécialistes différents, Terence McKenna, Ralph Abraham ainsi que Gracie et Zarkov sont arrivés à émettre une hypothèse relativement similaire et cohérente selon laquelle, sous Ayahuasca ou plutôt sous DMT, le principe actif majeur, on aurait accès à une sorte d'hyper-espace (sic) qui permet le contact avec des extraerrestres ou des personnes décédées, bref des entités non physique. Quant à l'activation de la partie « reptilienne » de notre cerveau et le liens que cette activation a avec la nature des visions, les recherches se poursuivent. Mais les recherches cliniques et expérimentales de Mc Kenna et consort sur les visions d'extraterrestres se concentrent surtout sur des sujets ayant absorbé du DMT pur administré sous forme fumable, un produit qui est assez loin de l'Ayahuasca qui contient bien plus d'alcaloïdes.

Outre les autochtones des forêts amazoniennes qui perçoivent soit dans leur vision, soit à jeun l'apparition d'Ovnis –ce qui est déjà une curiosité « culturelle » puisque ces appareils ne font pas partie intégrante de leur mythe de façon naturelle, de nombreux consommateurs « occidentaux » sont eux aussi témoin de telles apparitions. Ainsi, P.V.H, un ex-toxicomane hollandais nous a raconté : « *Même si j'ai vu des choses incroyables et j'ai eu des hallucinations d'une puissance extrême avec le LSD ou du cannabis, je dirais qu'avec le Yagé,*



Pablo Amaringo

ce sont plutôt des visions. Par visions, je veux dire qu'à mon sens, ce que je voyais était réel. C'était réellement là même si cela n'était pas là matériellement à côté de vous. J'ai par exemple vu une tour de lumière avec une espèce de vaisseau spatial au dessus ou j'ai vu des espèces de nains comme dans Star Wars. J'ai vu des vitraux d'église me parler et les paroles se transformer en serpents... Pour moi, j'insiste là dessus, ce n'étaient pas des hallucinations, il y avait des présences derrière toutes ces manifestations. C'est une question de ressenti. C'est pour cela que l'Ayahuasca peut être si traumatisant... ».

Dans les années 80, l'anthropologue allemande Angelika **Gebhart-Sayer** étudiait certaines ethnies consommatrices d'Ayahuasca, les Shipibo lorsqu'elle nota les très, trop nombreux témoignages émanant d'indiens relatant les multiples apparitions de lumières vives et autres étranges phénomènes, qui disparaissaient lorsqu'on les approchait et qu'elle prit d'abord pour une stratégie d'hommes blancs voulant intimider les autochtones avec des projecteurs très puissants par exemple pour les chasser de leur terre. A plusieurs reprises, l'anthropologue vit elle-même des puissantes lumières dorées de la taille d'un terrain de football et qui évoluaient sans bruit. On était donc loin des simples projecteurs. C'est finalement le shaman qui sous l'emprise d'Ayahuasca qui donna l'explication selon laquelle il s'agissait *“ d'un appareil volant immense et doré avec des lampes et de très beaux sièges décorés ”* Le pilote de l'appareil était *“un Inca habillé de beaux vêtements traditionnels... et qui ne parlait pas parce qu'il connaissait les pensées de tout le monde ... et que le temps n'était pas encore venu pour lui de parler. Bientôt viendra le temps où il apparaîtra pour donner des conseils et des explications ”*. Cette affaire est d'autant plus remarquable que ces autochtones sont –insiste l'anthropologue- aux antipodes de la culture ufologique ou de science fiction de nos sociétés. A en croire certains anthropologues, l'apparition d'Ovnis et d'extraterrestres est une chose commune dans la culture de nombreuses ethnies amazoniennes. Certains missionnaires évoquent au 18 ième siècle des témoignages d'indiens ayant aperçu des globes de lumières et des chariots de feu que nos bons prédicateurs se sont efforcés de réinterpréter à la sauce chrétienne.

Pour l'anthropologue française, Françoise **Barbira-Freedman** , et selon le shaman qui lui sert d'informateur, *“ l'apparition d'Ovnis lorsque l'on a consommé de l'Ayahuasca est une chose extrêmement commune ”* Don Manuel **Shuna** , l'un des shamans avec lequel elle est entrée en contact a peint ces engins volants (un genre de peinture que l'on retrouve souvent dans la “culture” picturale des consommateurs d'Ayahuasca) et les décrit comme des sphères ayant un diamètre de 50 mètres avec des lumières qui font voir la nuit comme en plein jour... qui ne touchent jamais le sol ou l'eau mais restent toujours suspendu dans les airs ” Quant aux extraterrestres pilotant ces engins, le shaman affirme que ces aliens savent *“que je prend de l'Ayahuasca. Ils savent comment prier... Ils chantent des chansons (ndr: le chant est capital dans le rituel Ayahuasca)... Ils m'ont demandé de les accompagner mais je ne voulais pas parce qu'ils se mangent entre eux, les uns les autres ”*.

Le thème des Ovnis est tellement récurrent dans les témoignages des shamans que certains d'entre eux ont tenté de les représenter et de les classer tant ils se manifesteraient sous de nombreuses formes.

Pour ceux que ce thème captive, un anthropologue péruvien Luis Eduardo **Luna** s'est attelé à répertorier, analyser et publier les visions d'un shaman péruvien, Pablo **Amaringo**, et sa



Visions sous ayahuasca
peintes par Pablo Amaringo

relation avec les Ovnis ([Ayahuasca Visions: The Religious Iconography of a Peruvian Shaman in North Atlantic Books 2800 Woolsey Street Berkeley, CA 94705 1991](#)). Et sur le site [deoxy.org](#), vous pourrez découvrir pas moins de 48 témoignages répertoriés et analysés sur ce thème.

L'apparition du thème des extraterrestres n'est pas l'apanage exclusif de l'Ayahuasca car on évoque aussi bien les ovnis et les aliens chez certains adeptes du LSD (Leary et surtout John Lilly), de la psilocybine mais également chez Carlos Castaneda auquel nous consacrerons un dossier.

Dans la vision du monde de Castaneda ou plutôt dans celle de Don Juan, le shaman qui fut son inspirateur, il existerait des entités extraterrestres (les "planeurs") extrêmement nocives qui agiraient en fait comme des parasites, de véritables prédateurs dont le but seraient tant de nous égarer dans nos perceptions que de nous "bouffer" littéralement nos énergies. Une sorte de résurrection du mythe du vampire qui colle à merveille avec certains récits "conspirationnistes" sur les short greys (voir le dossier de Karmapolis sur les Gris et Nigel Kerner, 1^{ère} partie). Des Gris qui pour certains témoins, certains ufologues et certains conspirationnistes seraient des entités de nature... reptilienne, des reptiliens qui nous auraient génétiquement « ingénierés », ce qui cadre curieusement à merveille avec les légendes et mythes de notre genèse vu par certaines tribus amazoniennes. Des gens comme David **Icke** ou **Branton** se sont bien entendu emparés de cette thématique, une emprise qui pour certains suffit à tout simplement discréditer une telle vision du problème. Mais je ne peux m'empêcher de simplement noter la coïncidence même si elle semble fumeuse et aussi facile qu'une porte ouverte. Quoi qu'il en soit, ce thème des entités reptiliennes démoniaques et extraterrestres est tellement puissant que de certaines sectes et fraternités s'adonnent à leur manière à des rituels avec utilisation de psychotropes pour les invoquer.

L'Occidentalisation: la voie vers la démence?

Attention, il ne faut pas se leurrer. L'Ayahuasca tout comme l'ensemble de ces hallucinogènes "ethniques" (Peyolt, Psilocybine, Datura etc...), même si l'on peut s'exalter des vertus mystiques, curatives ou ésotériques de ces plantes, restent profondément étrangers à notre culture occidentale. Autant vous le dire tout de go, je reste convaincu, que l'Ayahuasca, cette plante qui fait des miracles pour les Indiens, n'est pas véritablement exportable dans notre modèle occidental. La plante et les visions qu'elle génère nous sont trop « exotiques » tout en demeurant absolument familiers aux Indiens et populations locales amazoniennes.

L'Ayahuasca, à mon sens, s'exprime avec un corpus de valeurs et d'émotions qui nous sont tellement extérieurs et qui peut par conséquent facilement nous déstructurer plutôt que de nous structurer. Elle nous égare lorsque nous sommes fragiles plutôt que de nous montrer un chemin d'une façon que nous pouvons comprendre. Une chose est certaine : les sessions sous Ayahuasca ne sont pas des parties de plaisir, loin s'en faut. Et il vaut mieux ne pas avoir trop d'attentes, ne pas se laisser bercer par les récits parfois miraculeux, souvent merveilleux des chercheurs et des apprentis shamans occidentaux. Un conseil : lisez par exemple « Lettre du Yage » de William Burrough et vous comprendrez à quel point l'auteur de « Junkie » et de « la machine molle » a salement dégusté au cours de ces expériences qui l'ont métamorphosé. Selon certains utilisateurs qui en ont l'habitude, Avec la plante, il vaut mieux laisser de côté notre besoin d'expliquer, de tout expliquer, de situer et de comprendre la nature de certains épisodes intenses vécus en session. L'Ayahuasca peut être utile à certains occidentaux mais pas à tous.

Voilà ce que nous explique encore P.V.H, un ex-toxicomane qui a expérimenté à peu près toutes les drogues et que l'on peut considérer comme une sorte « d'expert » en la question : *« en ce qui concerne l'Ayahuasca, ce n'est pas une drogue comme les autres, ce n'est pas une drogue du tout à mon sens car ce n'est pas agréable ou confortable de prendre ce produit. C'est même traumatisant, c'est un vrai travail un peu comme quand on va en thérapie. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle j'en ai pris. Et puis, ce ne sont pas des hallucinations que l'on ressent comme avec du LSD ou des champignons. Croyez-moi, je fais la différence... »*.

L'Ayahuasca est par contre beaucoup plus prometteuse en ce qui concerne les populations autochtones amazoniennes, qu'elles soient Indiennes, métis ou Brésiliennes. Tant ces populations ont baignés depuis toujours dans des cultes de type shamaniques. Néanmoins, il existe en Europe des tentatives d'exportations du modèle, soit sous la forme de rituels religieux, soit sous la forme de rituels de guérison, les deux étant bien souvent liés mais pas intrinsèquement comme nous le verrons. Prendre de l'Ayahuasca s'avère surtout être un travail ardu sur soi-même. Tout comme vous le diront donc bon nombre d'utilisateurs européens de ces plantes, en particulier de l'Ayahuasca, de l'Iboga et du Peyolt, il ne s'agit nullement d'une partie de plaisir, d'un jeu, de drogues “récréatives”. Certains voyages peuvent s'avérer très traumatisants, très éprouvants pour le néophyte non averti qui ne s'est pas un tant soit peu préparé ou qui n'a pas respecté un minimum de règles préalables (comme le fait d'être à jeun, de ne pas avoir consommé de drogues ou d'alcool, de ne pas avoir entretenu des rapports sexuels avant un rituel à l'Ayahuasca) qui ne sont pas l'effet du hasard. S'il n'y a pratiquement jamais eu d'accidents ni de morts (deux ou trois sous Iboga aux USA, deux accidents mortels dans des “cures” à l'Ayahuasca aux Pays-Bas jusqu'en 1998 causés par des mélanges avec de la méthadone et des antidépresseurs et non par la plante elle-même), l'usage de ces plantes n'est pas un acte innocent. La psyché d'un occidental peut y être mal préparé *« tandis que; comme le fait remarqué Michel Perrin , spécialiste de la question , “la drogue conduit les Indiens dans un paysage qui leur est familier... ”*. Et de préciser: *“ La plupart des Occidentaux tendent à considérer que ces "ailleurs" sont de simples effets des substances chimiques absorbées. Or, manifestement, il n'en est rien. Toutes les cultures pratiquant ce type de communication spirituelle disposent de termes ou de métaphores grâce auxquels leurs hallucinés peuvent décrire leurs pérégrinations dans le "monde surnaturel ": en d'autres termes, le voyage est modelé, souvent inconsciemment, par les représentations culturelles de ceux qui l'accomplissent, par l'univers de signes et de symboles qui illustrent leur mythologie. Cet "encadrement culturel" est si fort qu'à tout le moins il relègue à l'arrière-plan les effets purement chimiques de la drogue ”*. En d'autres termes, les Occidentaux qui ne disposent pas du bagage symbolique et culturel des Indiens risquent de développer une vraie psychose face à une expérience qu'ils ne pourront pas assimiler: *“ Le voyage, dans nos sociétés est infiniment moins structuré que dans les sociétés traditionnelles. Il nous est en quelque sorte "extérieur" ”*. Perrin ajoute par exemple sur les indiens Guajiro: *“ Les Guajiro considèrent donc la drogue non seulement comme une substance capable de "disloquer" leur perception normale du monde mais aussi comme un véhicule transportant à volonté le shaman dans un "ailleurs" où résident les êtres surnaturels. Dans d'autres sociétés, ce voyage sera obtenu sans drogue, au travers de techniques corporelles: danse, jeûne, immobilisation prolongée, etc. ”* (dans Michel Perrin, Temps Stratégique n°12 Printemps 1985). Et le plus important est que la drogue du type Ayahuasca ne recèle pas selon Perrin *“un message naturel ”* mais est conditionné par la culture de l'individu qui la consomme: *“ Même dans les modifications de comportement social que provoque la drogue, le "culturel" l'emporte sur le "naturel": ainsi la fameuse amanite muscarienne (Amanita muscaria) qui suscite, dit-on, des comportements pacifiques dans la population sibérienne des Koriak, aurait été associée chez les Vikings à la “fureur berserk” (comparable à l'Amok Indonésien, épisode de folie uoltra-violente), accès*



de violence assassine et suicidaire culturellement déterminée ". Et enfin, dans les sociétés shamaniques, la drogue est strictement codifiée et on peut l'utiliser qu'à certains moments qu'avec certaines personnes. Aucun risque de débordement. Michel Perrin concluait en 1986 : *"la drogue intello recule tandis que la drogue populaire progresse"* . Une remarque sans doute toujours d'actualité mais qui ne pouvait pas prendre en compte un phénomène somme toute récent: l'usage des hallucinogènes, principalement de l'Ayahuasca dans des rituels religieux (Santo Daime, Végétalisme), "techno rave" (aux Pays-Bas avec Friends of the Forest) ou curatif (cures de désintoxication expérimentales pour cocaïnomanes et héroïnomanes au Pérou et aux Pays-Bas). La drogue "intello" à tendance psychothérapeutique a donc retrouvé une certaine vigueur à l'instar des pionniers du psychédéisme. Nous le verrons plus tard.

Les « nouvelles » religions de l'Ayahuasca

Les cultes du Santo Daime ou les Végétalistes sont nés dans les banlieues des mégapoles du Brésil (Sao Paulo, Rio, Belem) et sont en quelque sorte des « captations » et des adaptations des rituels originaux des tribus indiennes au christianisme et à la vie en zone urbaine comme le sont la multitude des sectes diverses et synchrétiques que sont le Candomblé (rituel qui plonge ses racines dans l'Afrique des anciens esclaves) et la religion Yoruba en général. Même les mouvements évangélistes se sont adaptés à cette spécificité brésilienne qui aime mélanger les rituels africains au chamanisme indien et au christianisme du Vatican. Le culte du Santo Daime est par conséquent une « religion » synchrétique par excellence dont l'énergie est essentiellement spiritualiste, animiste dans la mesure où ses adeptes qui vouent un culte tout particulier à Vierge Marie croient en l'omniprésence des esprits, plus particulièrement l'esprit de la « Plante », à savoir de l'Ayahuasca. La plante est considérée comme une divinité à part entière, une sorte d'ange protecteur qui guidera le voyageur dans son périple spirituel parfois déconcertant. La plante aime, protège ou parfois égare et rejette. Elle est imprévisible et omnipotente. La vierge Marie représente la divinité mère et féminine en qui le pratiquant mettra toute sa foi. Mais cette foi n'est pas exclusive et permet à tout un chacun d'y mettre son « grain de sel », son passif religieux et culturel car rien n'empêche un adepte de voyager et de vénérer une tradition bouddhique, hébraïque, musulmane. C'est sans doute ce qui fait le succès du Santo Daime dans les classes éduquées brésiennes mais aussi à l'exportation. Néanmoins, il ne faut pas exagérer l'emprise et la taille du culte qui représente tant au Brésil qu'au niveau mondial quelques milliers de personnes tout au plus et dans la plus stricte discrétion, surtout dans les pays européens. Jusqu'au milieu des années 80, les deux principaux mouvements, le Santo Daime et les végétalistes ont pu opérer au Brésil sans interférence mais comme il fallait s'y attendre, la DEA –les autorités américaines de répression des narcotiques- ont fait pression sur le gouvernement brésilien pour faire interdire l'usage de l'Ayahuasca en mettant l'hallucinogène sur la liste des produits strictement contrôlés. Les églises ont bien entendu protesté et après quelques incidents, un comité spécial nommé par le gouvernement a été chargé d'examiner l'Ayahuasca sous l'angle d'un problème de santé publique et un problème religieux. Après avoir essayé eux-mêmes le breuvage, les membres de ce comité consultatif ont fini par donner un avis favorable à la levée de la prohibition et c'est en 1987 que l'usage sacramentel du Yage a été finalement légalisé, au grand dam de l'ambassade américaine. En ce qui concerne l'église du Santo Daime en dehors du Brésil, il en existe plusieurs « chapitres » implantés aux Etats-Unis et en Europe, notamment en Angleterre, en France, en Espagne, au Portugal et en Belgique. Le cas des Pays-Bas est à part puisqu'il semble acquis, après certains petits tracas que le culte bénéficie



Le Padrinho Sebastian, un des guides spirituels du Santo Daime entouré de fardados (adeptes du culte) vêtues de l'uniforme de cérémonie

d'une aimable tolérance, comme c'est de coutume dans ce pays de la part du gouvernement central. L'église du Santo Daime est officiellement reconnue par le ministère de la santé publique des Pays-Bas et autorise par conséquent les adeptes à ingérer en toute impunité la boisson hallucinogène accompagnée d'une cigarette de cannabis (Santa Maria). Par contre, dans les autres pays, plus particulièrement en France ou en Belgique, la discrétion est vraiment de mise et le culte se méfie comme de la peste de la presse mais aussi et surtout d'une possible intervention policière pour usage en groupe de stupéfiants (le principe actif, le DMT est

mis au tableau des drogues prohibées). Certains parlementaires français se sont même inquiétés du potentiel attractif que pouvait représenter « ces sectes hallucinogènes ». En effet, l'usage d'un produit stupéfiant pourrait très facilement amener les autorités à penser que les adeptes sont en quelque sorte manipulés et soumis à la suggestion d'une drogue pour amener une soumission. De telles prises de position dans les parlements ont amené plusieurs polices européennes à effectuer en octobre 1997 des opérations quasi simultanées en France, en Allemagne et aux Pays-Bas contre des lieux où se tenaient des rituels, poursuivant des individus et saisissant bien entendu l'Ayahuasca. En dépit d'une volontaire discrétion des adeptes, il est vraisemblable qu'à l'avenir, de nouvelles descentes de police aient lieu, tant qu'il n'y aura pas de législations ou de reconnaissance des autorités publiques. Tout dépendra de l'attitude des divers chapitres de l'église et de leur tendance au prosélytisme qui, à mon sens, est inexistant, les adeptes fuyant la publicité comme jamais et n'aimant pas du tout s'adonner à la conversion. On participe à des rituels par le bouche à oreille non sans que l'un fondateurs du chapitre ne s'entretienne assez sérieusement avec le candidat sur ses motivations profondes. Pas question de curiosité morbide ou de défonce à l'œil. Mise à part aux Pays-Bas et au Brésil, il y a fort à parier que la prohibition de l'Ayahuasca a encore de beaux jours devant elle puisque les autorités narcotiques américaines qui font malgré tout la pluie et le beau temps dans ce secteur d'activité ont fait savoir qu'elles désiraient grandement que l'on maintienne le breuvage hallucinogène sur la liste des produits interdits.

En ce qui concerne la manière dont ces rituels fonctionnent du moins, ceux du Santo Daime, il en existe de plusieurs sortes de temps variable (de quelques heures à une journée, voir un week-end) avec des buts différents, certains des rituels ayant une vocation mystique et méditative, d'autres ayant un but de purification et de guérison. En cela, les rituels du Santo Daime sont très proches des rituels des shamans indiens qui se focalisent sur la guérison et le soulagement de la douleur de leurs patients. Le rôle des chants dans ce genre de rituel est tout à fait fondamental puisqu'ils encadrent le voyage, ils servent de garde fou au sens propre du terme, donnant au périple une certaine cohésion et un cadre plus ou moins précis. Les chants sont très codifiés, ont un contenu religieux dédiés au culte de la vierge Marie. Ils s'agit souvent de chants assez simples, d'inspiration indienne et qui s'accompagnent à la guitare et dans certains cas (du moins aux Pays-Bas, à ce que j'ai pu voir) au Berimbau et percussions. La boisson de couleur jaune, beige parfois ambrée et d'une amertume inoubliable (ceux qui en ont pris comprendront) s'ingère en plusieurs fois (deux fois minimum) au début du rituel après une phase méditative de concentration et de prière. Gare aux séances de vomissements pour les novices. Surtout, il est important de se présenter à jeun à un rituel et de ne pas avoir consommé dans les jours précédents la séance d'autres drogues et médicaments psychotropes, surtout des antidépresseurs de type MAO. Après la première prise (en général, un demi verre), les participants font circuler un joint de cannabis pour potentialiser les effets du Yage. Ce n'est pas obligatoire ni très conseillé aux néophytes qui pourraient trop rapidement se retrouver explosés en morceaux au plafond sans comprendre une seconde ce qui leur arrive.



Yatra Barbossa



les rituels de l'association
Friends of the Forest

L'expérience peut s'avérer un chouïa violente pour celui qui n'a jamais rien expérimenté. C'est une métaphore bien entendu. Ensuite, les participants se mettent à chanter et à prier en même temps, alternant les temps de silence et de

chants. Il convient -c'est sans doute le plus difficile- de rester le plus digne possible au cours du rituel, qui alterne les stations debout et assises. Pas question donc de s'écrouler sur sa chaise, de se rouler à terre en appelant sa maman, de faire copain copain avec ses voisins ou de leur parler du splendide lézard qui vous entretient de votre avenir ou de l'actualité sportive. Il faut garder vos visions pour vous, aussi puissantes soient elles.

A la fin des années 90, Yatra **Barbossa**, une habitante d'Amsterdam d'origine brésilienne avait mis sur pied une organisation « sœur » de l'église du Santo Daime, proposant à ceux qui étaient tentés de participer à des rituels moins « formalistes » et ayant un contenu religieux moins appuyé et encore plus synchrétique de participer à des rituels « nouvelle vague », encadré par des thérapeutes professionnels. Yatra Barbossa avait ainsi fondé l'association "[Friends of the Forest](#)" qui, tout en s'inspirant de certaines traditions du Santo Daime, tentait également de se rapprocher un peu plus des rituels shamaniques indiens de base, en faisant usage notamment d'une boisson contenant un Ayahuasca plus radical et plus « proche » de la recette originale de certaines tribus du bassin amazoniens. Au lieu de boire une boisson de couleur jaune, le Jurema de Yatra Barbossa, de couleur violette ou pourpre se voulait être plus proche des effets ressentis par les Indiens. Et selon elle, plus curatif et purificateur que mystique. Yatra voulait également recueillir de l'argent en faisant payer une somme assez raisonnable aux participants à ces rituels, argent qui servait tant à la protection du patrimoine culturel et végétal de certaines tribus indiennes qu'à leur éducation (par la construction d'écoles dans les villages). Pour ce faire, elle emmenait une fois par an des volontaires bénévoles dans les tribus afin de concrétiser les dons financiers et aussi de participer à d'authentiques rituels. L'autre grande ambition de Yatra était de soigner les toxicomanes avec l'Ayahuasca, s'inspirant ainsi de deux exemples, celui d'un médecin français au Pérou à Takiwasi qui a fondé un centre de désintoxication pour cocaïnomanes et celui d'un ex junkie new yorkais qui s'est servi d'un autre hallucinogène puissant, l'Iboga pour entreprendre un sevrage miracle de l'héroïne.

Ayahuasca et cures de désintoxication

Tout a donc commencé en fait avec un autre produit et d'autres légendes, celle relatives à l'Iboga, une plante que l'on trouve exclusivement en Afrique de l'Ouest, plus particulièrement au Gabon auprès de l'ethnie Bitwi qui fait usage de ce produit hautement hallucinogène dans des rituels thérapeutiques de mort et de renaissance parfois très durs, psychologiquement parlant. Au début des années 60, Howard **Lotsof**, un héroïnomanie profond prend un peu par hasard et à défaut d'autre chose de l'Iboga, une plante hallucinogène d'Afrique de l'Ouest. S'en est suivi un trip de plus de 36 heures au cours duquel il va vivre sa mort et revivre divers épisodes douloureux de son existence qui l'auraient mené à renforcer sa personnalité compulsive et son goût pour l'héroïne. Plus étonnant encore, juste après le voyage, alors qu'il est en pleine descente, il ne pense plus à prendre de l'héroïne et mieux encore ; les symptômes habituels du manque et du sevrage ne pointent pas le bout de leur nez. Stupéfait par cette découverte, Lotsof va mener alors des recherches plus précises sur l'Ibogaine et découvrir qu'effectivement et très mystérieusement, les effets très désagréables du sevrage aux



morphiniques ont disparu et que le besoin, l'envie en héroïne ont également disparu. Au milieu des années 80, Lotsof fait breveter l'usage de l'Ibogaine dans le traitement des dépendances sévères aux morphiniques. Attention ; il ne s'agit pas d'un produit de substitution comme la méthadone qui n'est qu'un autre morphinique, plus puissant et plus stable mais plutôt une sorte de super antidépresseur qui agit de façon assez mystérieuse et bizarre sur les récepteurs de l'endorphine (ceux qui sont en déficit dans le sevrage de l'héroïnomanie) et de la sérotonine. D'autre part, le patient qui ingère le produit fait une sorte de psychothérapie très concentrée, un voyage parfois très douloureux dans sa mémoire. La plupart du temps, les patients ont l'impression qu'ils vont mourir. Des universitaires américains ou hollandais comme le professeur Charles Kaplan vont étudier de près les effets de l'Ibogaine et donné un cadre scientifique à ces cures. Au milieu des années 90, la cure s'exporte

aux Pays-Bas et une quarantaine de patients seront traités à l'Ibogaine. Seulement, la méthode sera interrompue car l'on dénombrera deux accidents mortels. Les chercheurs hollandais vont préférer alors orienter leurs efforts de recherche vers un autre candidat hallucinogène certes moins spectaculaire pour contrer les effets du manque mais apparemment tout aussi impressionnant en matière de psychothérapie, à savoir l'Ayahuasca. C'est là qu'intervient Yatra Barbossa dont nous vous avons parlé plus haut et qui connaît le même genre d'histoire que Lotsof. Un jour de manque, Yatra, toxicomane à l'héroïne, à la cocaïne et à la méthadone, prend de l'Ayahuasca pour moins ressentir les douleurs du manque. Le trip qu'elle vit la décide à poursuivre son sevrage jusqu'au bout, un calvaire de plus de 3 semaines qui auraient selon elle duré deux fois plus longtemps avec toutes les chances de l'échec et de la rechute si elle n'avait pas pris de l'Ayahuasca. Elle est persuadée que la plante lui a sauvée la peau. Aidée par des médecins, des thérapeutes, des amis mais aussi des membres du Santo Daime, elle décide de mettre sur pied un projet, « Friends of The Forest » qui a pour but de mettre en place une méthode de sevrage efficace aux opiacées et à la cocaïne. L'association prétend également venir en aide aux tribus du bassin amazonien en organisant comme nous l'avons souligné plus haut des rituels pour ceux qui veulent faire l'expérience de l'Ayahuasca : rituel façon Santo Daime, rituel « shamanique » pour les cures et la guérison, rituel « trance » pour les amateurs d'atmosphère et de musique planante ; Yatra propose aux amateurs une « offre » assez diversifiée qui tend peut-être à la démarquer des cultes du Santo Daime et des Végétaliste. En 2004, même si le site « Friends of the Forest » existe encore, il semble que les activités de Yatra aient cessé et que les Pays-Bas ait mis un terme à l'usage de l'Ayahuasca dans les cures de désintoxication car il y aurait également eu des accidents mortels causés par des mélanges de diverses drogues avec l'Ayahuasca. Par contre, au Pérou, à la frontière avec la Colombie, le Dr Jacques **Mabit**, psychiatre français, poursuit avec succès les activités de son centre de désintoxication pour cocaïnomanie, aidé par des vrais shamans des tribus indiennes et placés sous le contrôle de médecins et de psychiatres. Aux Etats-Unis, plus particulièrement à New York et en Californie, il semble que des centres faisant usage soit de l'Ibogaine, soit de l'Ayahuasca proposent également leur service, offrant ainsi des méthodes alternatives peut être plus efficace que les cures classiques de substitution. Mais aussi des perspectives optimistes quant à la recherche scientifique dans ce domaine.

L'intérêt des occidentaux pour les hallucinogènes

Des gens comme Timothy **Leary**, Aldous **Huxley** ou John **Lilly** (qui a étudié longuement l'intelligence des cétacés) avaient l'intuition, un peu à l'instar de shamans des temps modernes que les drogues hallucinogènes recelaient d'autres vertus que le simple fait de mimer la

schizophrénie (c'est ainsi que l'on considérait ces psychotropes dans les années 50) et de plonger l'usager dans une crise de démence plus ou moins agréable. John Lilly expérimenta des sessions de privation sensorielles en caisson d'isolation et ce, sous des doses massives de LSD afin de vérifier une thèse dont la teneur est bien proche de ce que formule Jeremy Narby : « *vérifier sur lui-même les effets d'un voyage intérieur jusqu'au fond de ses cellules, réveiller les souvenirs de son cerveau reptilien* ». Cela a donné un film de fiction de Ken **Russel** « *Altered States* » et surtout l'intense certitude que nos cellules contiennent en elles les traces et les souvenirs de nos plus lointains ancêtres simiens, voire même l'époque où nous étions des êtres monocellulaire. On pensait même que le LSD avait une influence sur l'ADN . Dans le film de Ken Russel mais également dans la croyance de John Lilly, le voyage en caisson avait pour but de faire régresser l'âme jusqu'à son niveau le plus ancien, d'abord celui de l'homme préhistorique, ensuite grâce à notre cerveau reptilien, obtenir une régression vers les premiers reptiles (encore eux ! ! !) puis vers les premiers organismes monocellulaires, enfin vers les premières énergies d'avant le Big Bang. Un sacré trip. Les travaux de ces pionniers du psychédélisme, aussi dingues furent-ils étaient financés par la CIA qui était à la recherche du sérum de vérité parfait mais aussi du produit qui pouvait le mieux soumettre la conscience d'un individu. D'innombrables expériences furent menées sur des sujets, le plus souvent non avertis (dans des cliniques spécialisées) ou pire encore, contraints et forcés (des prisonniers et des Gi's) avec de nombreuses drogues extrêmement puissantes dont le LSD, le BZ (100 fois plus puissants que le LSD), la Mescaline et le DMT (voir à ce sujet les articles de Karmapolis sur Monarch et sur la psychiatrisation de la société). Ces expériences menées à la fois dans le plus grand secret par les militaires et de façon plus désinvolte sur les campus universitaires eurent pour conséquence que les drogues dites psychédéliques se répandirent comme une traînée de poudre dans la société civile américaine. Quant aux drogues narcotiques opiacées comme l'héroïne et l'opium, c'est la guerre du Viêt-Nam et une fois de plus les manœuvres occultes de la CIA (lire à ce sujet l'ouvrage très touffu d'Alfred **Mc Coy** , « *la politique de l'héroïne* » aux éditions du Léopard) qui contribuèrent à propager le trafic dans la société américaine à la fin des années 60. La cocaïne suivit exactement le même chemin avec les manœuvres de la CIA au Panama et au Nicaragua dans la lutte contre l'influence de la guérilla communiste en Amérique centrale. Il est piquant de constater que les autorités américaines qui dictent bien souvent le comportement des polices des autres nations a bien plus accentué à la fin des années 60 sa répression contre les drogues hallucinogènes comme le LSD ou le cannabis, des drogues que la contre-culture considère comme étant « *Mind Expanding* » (croissance de la conscience) et qui sont bien souvent la chasse gardée des chercheurs militaires en matière de sérum de vérité et de Mind Kontrol. Aujourd'hui, certains auteurs estiment que la guerre contre les psychédéliques menées par les gouvernements n'a jamais pris fin. Un certain Richard **Boire** du groupe Internet Mind State, au cours de l'une de ces « *Mind State Conference* » sur les états modifiés de conscience, affirmait que le gouvernement américain avait un projet très sérieux visant à mettre au point une sorte de vaccin qui, une fois inoculé, empêcherait de façon sélective toutes les drogues de type « *mind expanding* » ou qui apporte du plaisir, d'agir chez un individu. Un projet qui aurait été baptisé sous l'appellation de « *Neuro Cops* » et qui a pour but « *d'emprisonner les gens dans leur réalité à 3 dimensions et 5 sens* », une vraie prison cognitive. Tout cela a l'air un peu fou et j'ai eu beau chercher sur le web et dans certains livres de référence sur le sujet du Mind Control des traces de ce projet de vaccin Neuro Cops, je n'ai trouvé aucune confirmation que ce projet un peu dingue existe. Mais bon, tout est possible. L'enjeu que représentent les drogues hallucinogènes n'est pas anodin, nous venons de le voir. Le DMT, présent dans l'Ayahuasca a été essayé aussi bien par la CIA comme sérum de vérité que par les nazis dans le camp de concentration de Dachau pendant la seconde guerre mondiale (les travaux se sont surtout focalisés sur la mescaline). La Cia n'avait fait que reprendre à son compte les travaux

du Dr SS Strughold. Lorsqu'on examine l'intérêt des militaires et des services secrets pour les hallucinogènes, on ne peut s'empêcher de penser que ces produits, même et surtout parce qu'ils demeurent prohibés à quelques exceptions près représentent un enjeu et donc un pouvoir pour la conscience humaine. L'Ayahuasca représente donc une substance encore très mystérieuse, peut être très prometteuse si les crédits suffisants sont bien entendu alloués aux chercheurs et aux médecins et pas seulement aux militaires. Une preuve encore de l'intérêt des sociétés pharmaceutiques pour la plante sacrée : les tentatives américaines de s'arroger le brevet de l'Ayahuasca. Ainsi plusieurs sociétés comme « the International Plant Medicine Corporation » (brevet PPA# 5751) ou encore la UShaman Pharmaceuticals déposent des brevets sur différentes variantes de la boisson sacrée comme le « Sangre de Drago » (sang du dragon) appartenant à une ethnie indienne de l'Equateur. Les Indiens ne se sont pas laissés faire et aidés par plusieurs anthropologues, ils ont pris des avocats et ont réussi, pour l'instant, à contrer ces tentatives d'appropriations commerciales qui sont considérées par les anthropologues et les indiens comme du vol et de l'escroquerie pur et simple. Le « Coordinating Committee of Native Organizations of the Amazon Bassin » (COICA) est devenu l'organisation équatorienne phare chargée de défendre les droits des Indiens et d'empêcher que le brevet qui avait des effets jusqu'en 2003 uniquement sur le territoire américain ne contraignent d'une part les populations indigènes à devoir verser des Royalties mais aussi que des multinationales pharmaceutiques tirent des profit de ressources qui appartiennent aux Indiens. Les gens de la COICA ont alors déclaré que le personnel de la firme pharmaceutique américaine n'était pas le bienvenu en territoire indien. Le Département d'Etat américain a pris cette réaction au pied de la lettre, comme une menace, une sorte de déclaration de guerre et a même menacé le gouvernement équatorien de sévères sanctions économiques si les Indiens ne reconnaissent pas la propriété intellectuelle des brevets déposés par l'International Plant Medecine Corporation. Pour encore mieux affirmer sa position capitaliste, les Etats-Unis ont refusé de signer à la fin des années 90 la convention des Nations Unies sur la diversité biologique qui reconnaît expressément aux populations indigènes leurs droits à la propriété intellectuelle des plantes, breuvages et médicaments traditionnels dont ils font usage depuis toujours. Car tout cela représente une manne plus que providentielle, sans doute l'avenir de la pharmacologie, pour l'industrie pharmaceutique américaine et mondiale. De tels démonstrations de force un peu virile démontrent à celui qui en doutait que l'enjeu n'est pas anodin, mais qu'il est sans doute énorme. On sait que l'Ayahuasca présente un intérêt réel mais encore méconnu et mal exploré dans le domaine de la psychothérapie et dans celui de la désintoxication et de la lutte contre les assuétudes. On a mis en évidence grâce aux travaux du Pr Charles Kaplan que l'Ayahuasca avait un effet antidépresseur en régulant vers le haut le taux de sérotonine, ce qui peut représenter un atout certain dans le cadre de certains types de dépression. On en est à toujours aux spéculations sur le chapitre relatif à la façon dont le shamans font usage du tabac et de l'Ayahuasca pour faire leur travail de diagnostic très efficace sur leurs patients. Bref, le Yage représente un challenge tout à fait passionnant pour les médecins, les pharmacologues, les ethnologues et les botanistes, un challenge qui les contraint à changer leur outil d'investigation scientifique, leurs méthodes sans doute trop conventionnelles. Nous verrons dans les prochains volets que d'autres substances comme la Mescaline ou le LSD incarnent également de nouveaux défis pour les scientifiques. Que les hallucinogènes ne peuvent pas être considérés comme de vulgaires drogues récréatives ou destructrices. Quittons maintenant le terrain des constatations, des hypothèses et de la science spéculative et laissons la place maintenant aux récits personnels en guise de conclusion !

Expériences personnelles : quelques témoignages

Pour clore cette analyse qui n'a pas l'ambition d'être exhaustive mais plutôt de donner aux lecteurs un aperçu le plus général possible, voici enfin quelques témoignages personnels afin d'illustrer le genre de vision et d'émotion que l'on peut éprouver sous l'emprise de l'ivresse du Yage. En ce qui concerne mon expérience personnelle, je me bornerai simplement surtout à mettre en garde l'amateur de sensations fortes. Il risque soit d'être déçu, soit d'être fort malmené s'il fait l'expérience de la plante sans un encadrement compétent et sans une motivation autre que simplement ludique comme je l'ai déjà évoqué. J'ai vu plus rarement des gens qui s'adaptaient très bien à l'Ayahuasca, qui en tiraient des choses merveilleuses. Mais c'était la plupart du temps des gens solides, déjà équilibrés et qui n'étaient pas avides d'explications sur eux et sur le monde. J'ai vu aussi des gens qui « mimaient » l'équilibre et la joie de participer aux rituels mais qui, au fond d'eux, étaient en fin de compte extrêmement inquiets et perturbés. J'ai vu aussi, certes très peu, des gens en souffrance totale qui réagissaient extrêmement mal à la plante et qui en attendaient beaucoup, sans doute trop. Voici pour commencer un extrait du texte relatant les divers rituels auxquels L.W., ayant participé à des rituels en petit comité organisés par « Friends of the Forest » dans un village à proximité d'Amsterdam, des rituels proche de ce que peut offrir l'église du Santo Daime mais avec un cadre plus souple, plus « laxiste ». Cette histoire ne reflète donc en aucun cas le récit typique d'une personne ayant participé au culte du Daime.

“Je bus mes doses, je crois avec un certain courage car il faut bien me jeter quelque fleurs. J'avais peur car j'avais déjà eu des expériences assez désagréables... L'Ayahuasca me rendait opiniâtre et courageux, car ne pouvant résister à son appel, il me plaçait devant mes peurs que je devais les regarder en face à défaut de pouvoir les dépasser. Au plus l'Ayahuasca montait et m'ennivrait, au plus je perdais le contrôle de mon corps... Pour essayer de m'occuper la tête complètement pulvérisée par des visions incompréhensibles, des schémas géométriques, un monde complexes et intérieurs, je me mis à accompagner les chants avec mon instrument de percussion. J'eus alors la vision que cet instrument était une excroissance de mon ventre, que le Djembé était une excroissance musculaire de mon corps. Étais-je en bois ou était-ce le djembé qui était fait de chair? Je me souviens que cette question me préoccupa un bon moment. J'avais peur de devenir du bois et de ne plus pouvoir respirer. Cela faisait très mal. J'avais l'impression d'étouffer. Et en même temps, je respirais profondément ... Je voyais des formes abstraites qui ressemblaient à des cellules en division, des échanges de liquides, de la chair mais vue au microscope. Et puis, il y avait ces énormes mains, ces immenses forces qui me pétrissaient le corps par zones successives. L'inconfort était tel, l'angoisse devint si massive qu'à un moment, je voulus mourir. Mourir pour de vrai... Puis, une voix me dit: Meurs, meurs alors. Mais comment? Regardes, observes-toi, tu es déjà en train de mourir me répondit la voix. Aussitôt, je me dédoublai. Je m'aperçus en fait que je m'étais déjà dédoublé. Pas dans le sens d'une décorporation comme on le voit dans les mauvais films ou dans la littérature sur la NDE ou le décédé, en sortie astrale, voit son corps du haut de la pièce. Non, je me dédoublai à l'intérieur de moi. Je percevais ma conscience comme un centre, une sorte de point gros comme un petit pois et autour de laquelle s'animaient mon corps et mes douleurs. Ce corps et cette douleur étaient un paquet de chairs, de cellules, de lumières, d'échanges d'énergie et de figures géométriques abstraites en constante mutation. Cette séparation, ce dédoublement presque schizophrénique me soulagea grandement. J'avais trouvé un espace de paix et de sérénité d'où je pouvais contempler le désastre. J'en éprouvais même une certaine fierté et une sorte de béatitude, d'extase, de soulagement intense à l'image d'une purge. Je me souviens enfin que je me suis laissé aller à d'intenses remerciements à je ne sais quelle divinité. ... Après un moment qui sembla durer

une éternité, je sortis assez brutalement de la contemplation de ce très mauvais moment. Je me sentais parfaitement bien. Je m'assis et ouvris les yeux. Le spectacle qui s'offrit à mon regard me stupéfia tant il dépassa le cadre de ce à quoi je m'attendais. J'étais dans une grotte. J'étais moi même et en même temps quelqu'un d'autre. J'avais l'impression d'être moi-même et d'être en même temps un enfant, en tous les cas une créature assez jeune. Au centre de cette grotte de dimensions réduites, il y avait un feu qui brûlait ou plutôt, une chaude lumière qui ressemblait à un feu mais qui n'en était pas vraiment un. En face de moi, assis sur un banc de pierre creusé soigneusement dans les parois circulaires de la grottes, il y avait cinq ou six personnes. C'était ma famille. Pas ma famille d'ici, de ce monde terrestres que je connais. Non. Une autre famille. Elle avait des noms mais je ne m'en souviens plus. La grotte était percée d'ouvertures à partir desquelles on devinait un ciel étoilé et parfumé. L'ambiance était chaleureuse. A mon sens, j'étais dans un autre univers, sur une autre planète. J'avais devant moi des êtres humanoïdes mais de tailles beaucoup plus réduites, avec des traits, des visages indéfinissables. Je me retrouvais projeté dans un monde de conte de fée. Et pourtant, je peux vous assurer que tout cela était foutrement réel. Ces êtres, des hommes et des femmes étaient vêtus de robes en tissu grossier avec des capuchons et on devinait, sous le capuchons des sourires confiants qui me disaient: Ah tu perçois enfin que tu es là. Tu es enfin de retour? En moi naquit un très léger sentiment de culpabilité et un autre, plus massif de bien être et de nostalgie. J'avais une curieuse impression d'être à la maison. Et en même temps, une instance en moi même analysait la scène avec un certain détachement, m'envoyant l'information que j'étais à la fois dans cet univers et ailleurs, qu'il s'agissait de moi et de quelqu'un d'autre, venu à la fois du passé, du présent et de l'avenir. Diablement complexe comme sensation. Les mots ne permettent pas de la cerner. Dans cet univers féérique, tout était calme, serein. Plus primitif aussi. Une sorte de civilisation troglodyte. Mais le plus étonnant est la façon dont le temps s'écoulait. Le temps s'écoulait certes mais d'une toute autre manière qu'ici bas, dans notre réalité terrestre. Dans la peau de cet enfant, je vivais avec bonheur la très nette sensation que le passé, le présent et l'avenir ne faisait qu'Un. Je voyageais dans le temps et en même temps, j'étais figé dans une éternité en perpétuel changement. Inexprimable. De ce fait, je me rendis compte que ma pensée s'exprimait d'une autre façon. Comment expliquer cela sans passer par une certaine forme de logique? Dans notre réalité quotidienne, nous ne nous rendons pas compte de la manière dont notre pensée s'articule, se forme puisqu'il s'agit de notre état perpétuel, naturel. Suite à cette projection dans cet autre univers, j'ai ressenti avec beaucoup de précision le contraste entre la façon dont ma pensée s'articulait là bas et ici. Je sens déjà d'ici les réticences. Si l'expérience fut pour moi réelle, elle relève pour d'autres d'une forme de psychose bien lourde, bref d'une belle défonce. Et pourtant. En étant projeté dans un autre ressenti temporel, j'ai vu que notre pensée, ici-bas était éminemment conditionnée, modelée par l'expérience du temps. Le temps est élastique, complètement relatif mais se vit comme une chose linéaire. Par conséquent, notre pensée s'articule de façon linéaire. Un peu comme si notre conscience devait s'engouffrer dans un tunnel étroit, celui du temps dans lequel nous formerions et croiserions des bulles de pensées compactes faites de joies, de douleurs, de pensées réflexes, de sentiments instinctifs, de boules de peurs et de névroses, de jugements, de réflexions logiques. Il n'y aurait jamais rien de véritablement épanoui dans toutes les dimensions car les contraintes du temps nous obligent de passer d'une pensée à l'autre un peu comme un métro le ferait en cahotant d'une station à l'autre, agrafé sur son long ruban d'énergie électrique. Hors du temps, la pensée s'épanouit à l'infini, dans toutes les dimensions, en une seule chose, unique qui contient toutes les pensées, où tout est important et tout est dérisoire à la fois. Une sorte de plénitude qui permet à la conscience d'expérimenter le temps et la pensée d'une façon plus humaine car les émotions subsistent. Une légère sensation que le temps passe, subsiste également mais cette sensation n'a guère d'importance. Je ne dirais pas que cet univers était dénué de menaces. Lorsque j'y fus projeté,

malgré la paix qui y régnait, je me souviens que j'avais capté une drôle d'impression, comme celle d'une menace imminente, d'un cataclysme qui venait de se produire ou qui allait se produire. Je me rappelle que cette civilisation était marquée par une résignation au cataclysme, au séisme, à l'Armagedon. Les drôles de personnages que j'avais en face de moi, avec leur robe et leur capuchon étaient des êtres sages et résignés; comme abonnés à une menace qui cycliquement se déchaînait. D'où je sortais ce genre d'informations? De la mémoire dont je disposais à ce moment là de l'expérience et que je pouvais analyser avec ma conscience d'ici et de là-bas. Aussi brutalement que j'étais venu, je fus à nouveau projeté dans notre monde. Ce fut une expérience assez douloureuse car j'eus l'impression de m'intégrer dans quelque chose de très étroit, de terriblement contraignant et primitif. C'était tout simplement notre monde et cela faisait un mal de chien car toute pensée nécessitait une dépense d'énergie absolument remarquable dont nous ne nous rendons pas compte est du moins la réflexion qui me vint à l'esprit à cet instant de l'expérience. Après la phase d'adaptation un peu douloureuse, je fus content de retrouver le visage familier de mes compagnons de rituels: Drew à ma droite, Harry, Yatra et Arnold à ma gauche. Ils inquiétaient également pour moi. De toute évidence, j'étais très agité. Plus tard, on me raconta que j'avais fait la brasse durant des heures, couché sur mon matelas, que je me convulsais en tout sens et que l'on avait peur que je ne me blesse. Je fermai un instant les yeux. Je fus à nouveau propulsé dans des visions géométriques puis en rouvrant les yeux après un temps tout à fait incertain, j'émergeai dans un univers à nouveau inconnu. Le souvenir que j'en éprouve est plus flou. J'ai vu une pièce avance des meubles, des tables, des chaises. Le design était assez vieillot et en même temps, ne ressemblait pas à ce que je connaissais. Je ressentais la présence d'une certaine forme de technologie mais cela ressemblait plus au monde tel qu'on pouvait le trouver au début du siècle sans toutefois être cet univers technologique là. Là également, la pensée s'articulait de façon différente car le temps s'écoulait aussi de façon différente. L'adaptation fut laborieuse, suscitant ce que je pris d'abord pour des migraines. En fait, c'était comme si ma conscience se trouvait tordue, comprimée comme une éponge que l'on essore. L'adaptation se passe au moment où l'éponge reprend sa forme initiale. Malgré la douleur, je commençai à trouver l'expérience amusante. Nouvelle et profonde inspiration, un voile se déchire avec un léger bruit, une sorte de sifflement et hop, me revoilà parti vers autre chose. Nouvelle phase de réadaptation de mon cerveau. J'ai vraiment l'impression que ma tête est pareille à un pied et doit rentrer dans une chaussure trop étroite. Puis j'ouvre les yeux et hop, me revoilà dans mon univers précédent, celui avec les nains encapuchonnés. Nouvelle respiration, je me retrouve avec Yatra et les autres, respiration et je suis projeté dans l'univers à la technologie passéiste. Cela devient un manège véritablement infernal. Il y eut un moment où je me mis à sérieusement paniquer: pareil à un amnésique, je me demandais, d'où diable je provenais en vérité, quel était le monde initial d'où ma conscience s'était projetée au départ. Avec le jeu classique des questions réponses de l'Ayahuasca, une voix me força à prendre conscience que cela n'avait pas vraiment beaucoup d'importance et que ce qui comptait c'était ma faculté d'adaptation d'un niveau de conscience à l'autre. On me fit également comprendre que je pouvais envisager de manière cohérente le fait que je vivais en fait ces trois vies en même temps, qu'une sorte de super esprit correspondant à ma conscience avait matérialisé trois ego différents dans trois univers différents afin d'accélérer le processus d'accumulation de données et de maturation de l'âme. Je trouvai l'idée un peu perturbante, un rien saugrenue et je me souviens aussi que j'eus peur qu'il exista des interactions entre ces trois échos partagés dans trois univers différents. Enfin, je me suis aussi demandé si je ne risquais pas des formes de dépersonnalisation, de possession en me mélangeant allègrement les trois ego.... Cela prit plusieurs heures avant que le trip prenne fin en douceur, les hallucinations et les émotions bizarres devenant de moins en moins intense. Je me suis demandé les jours qui ont suivi si ces

perceptions étaient réelles, importantes, si ce que j'avais ressenti était quelque chose de concret. Puis, par après, je me suis dit que cela n'avait pas vraiment une grande importance. ... Les autres rituels auxquels je participai me firent vivre des choses encore radicalement différente, toujours très intense et jamais très amusante....” L.W.

Le témoignage suivant est issu d'expériences vécues par karmatoo au sein de l'Eglise du Santo Daime :



Officiantes du Santo Daime au Mapia (Brésil)

"C'est difficile pour moi d'exprimer ce que j'ai vécu par l'Ayahuasca. Intuitivement je qualifierais ces expériences de sauts dans l'inconnu de mon être mais dans le fond cela ne veut pas dire grand-chose. Ce que je peux affirmer avec certitude suite à cette expérience magique tient en peu de mots : je ne connais pas grand-chose, ni de moi-même, ni de quoi que ce soit d'autre.

Mes rencontres avec l'Ayahuasca se sont déroulées quelque part en Europe, dans le cadre du Santo Daime, un groupement religieux d'origine brésilienne et d'obédience chrétienne. Il faisait un froid de chien pour mon premier rituel -qui se pratiquait dans une grange perdue en pleine campagne et sans chauffage- et je me demandais vraiment ce qui m'avait poussé à tenter cette expérience qui me plaçait dans une position inconfortable, tiraillé entre la peur et le désir de transcendance. Encadré par les adeptes "purs et durs" du culte j'ai bu mon verre de Daime, prié la Vierge Marie, chanté -j'aime le croire- en portugais durant plus de quatre heures et rien ne s'est « passé ». Rassuré, déçu et éreinté, je suis rentré chez moi, certain de ne pas recommencer cette laborieuse initiation.

Bon, évidemment j'y suis retourné mais je ne me sentais pas vraiment en phase avec les pratiquants du Daime. Chapelets, symboles ésotériques mystérieux, photographies du Padrinho -le « gourou » brésilien- cristaux et encens ; j'avais la désagréable impression de m'être immergé dans une secte dont la plupart des adeptes me paraissaient froids, distants malgré les sourires et surtout strictement attachés à une étiquette qui semblait sortir d'une époque révolue. Pas question ici de prendre sa dose de psychotrope et de se caler tranquillement sur un futon dans une pénombre propice aux voyages psychédéliques. Non rien

de tout ça. Il faut danser -trois pas à gauche, trois pas à droite- en groupe : les hommes d'un côté, les femmes de l'autre. Chemise blanche et pantalon bleu (jupe plissée pour les femmes) de rigueur, il faut prier encore et encore, chanter un nombre incalculable de « balades » brésiliennes qui parlent d'amour, de lumière et surtout de travail.

Fatigué, je ferme les yeux. Des serpents s'affichent sur l'écran noir de ma conscience. Impossible de les éviter, les faire disparaître, ils s'imposent à moi comme des gardiens magnifiques. Leurs écailles resplendent de couleurs iridescentes et il me semble, enfin, je suis absolument certain qu'une seule de ces écailles a déjà infiniment plus de conscience que moi. Les boas disparaissent et d'autres serpents, plus petits, s'enlacent et s'agencent en d'étranges figures qui m'évoquent des nœuds ou des frises celtiques. Je ne comprends pas ce qui se passe et une étrange sensation m'envahit car je perçois clairement que ces visions qui se déroulent devant moi sont des messages destinés à une partie de moi qui m'est totalement inconnue et absolument hors de contrôle.

Un anneau serti de serpents dorés en suspension dans le vide se fige et s'adresse à « moi » : « Te souviens-tu de l'Alliance ? ». Je m'effondre en sanglots que je ne peux contenir car même si je n'y entends rien, l'autre, l'étranger qui dort en moi sait que j'ai oublié l'inoubliable. Vidé de mes larmes, une voix intérieure me berce et me demande bizarrement si je sais ce qu'est une fleur. Elle me demande d'ouvrir les yeux et d'observer l'orchidée sur la table. Je la regarde. Une onde se déploie autour d'elle et se dilate pour me submerger d'amour à l'état pur. « C'est ça une fleur » m'explique la voix « tu passes ta vie devant les orchidées sans les voir ». La pression monte dans ma poitrine. J'essaye en vain de la contenir. Les chants me rappellent à l'ordre et je m'y accroche péniblement pour ne pas sombrer dans le torrent de couleurs qui m'assaille. Tout mon être est sous l'emprise d'une vibration qui me parcourt dans tous les sens, la mort est à côté de moi et je n'ai rien à lui offrir si ce n'est le vide d'une existence sans consistance. Pas maintenant, je ne veux pas mourir dans ma nullité. Je ne sais pas prier alors je supplie avec mes regrets et mes peurs qui enflent lourdement pour ne pas mourir ce soir. Mon interlocuteur invisible me parle à nouveau, me suggère d'effectuer une série de mouvements pour dissiper ma tension. Il me guide, pose « ses » mains autour de mon visage et le tourne vers la gauche. Je n'entend plus un son. Seul avec moi-même j'émerge dans une pièce sobre et vide. Les murs sont blancs, des vitraux romans s'élancent vers le plafond liquide qui ondule calmement : je suis chez moi.

Un nouveau verre de Daimé : c'est amer et c'est à peine si mon estomac le supporte mais je me sens divinement bien. J'ose à peine imaginer le sourire abruti qui doit stupidement s'afficher sur mon visage. « Je suppose que tu imagines vivre l'extase » reprend la voix qui décidément ne me lâche pas, « en réalité ce n'est qu'une masturbation de l'esprit » poursuit-elle. « Ouvre les yeux ! ». Je regarde autour de moi et c'est à peine si j'avais remarqué les « autres ». La grange est inondée de lumière blanche. Chacun des participants est entouré d'un halo blanchâtre connecté aux autres par des filaments luminescents. C'est la fin de la session. On s'embrasse les uns les autres, provisoirement libérés du carcan des convenances et du jugement.

Ce « travail », comme aiment l'appeler les adeptes du Daimé, est celui qui a été le plus signifiant pour moi mais il y en a eu d'autres moins faciles, plus obscurs et ce n'est rien de le dire. Au-delà des visions ces sessions m'ont apporté une perception très claire et sans complaisance de certains côtés de ma personnalité, des incroyables circonvolutions de mon ego, de cette suite sans fin d'aveuglements de moi-même toujours à l'affût de reconnaissance et de pouvoir.

Que dire encore sinon que, même si j'ai beaucoup de respect et d'admiration pour le travail des pratiquants de l'église du Santo Daimé, j'ai toujours participé de manière informelle et non suivie aux rituels car il est inconcevable pour moi d'entretenir une relation de dépendance spirituelle envers une plante, aussi magique soit-elle."

Karmatoo